
VITTORIO EM. III

ŒUVRES

PHILOSOPHIQUES

DE

M. D. HUME.

TOME QUATRIEME.



ŒUVRES
PHILOSOPHIQUES
DE
M. D. HUME,

TRADUITES DE L'ANGLOIS.

TOME QUATRIEME,

CONTENANT

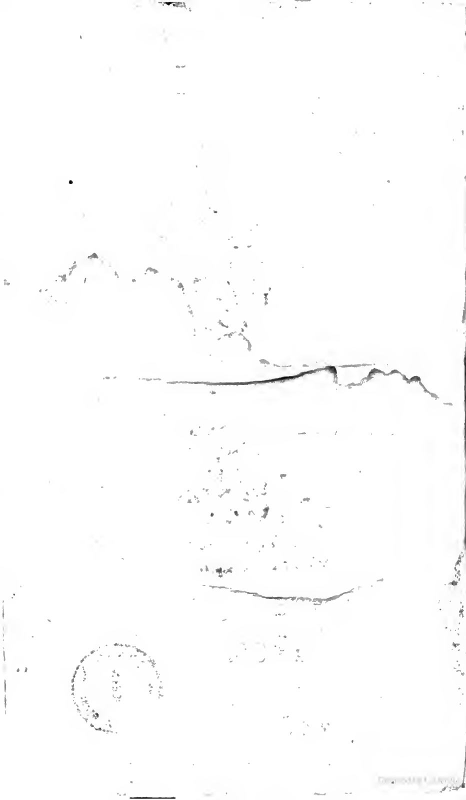
Les Dissertations sur les Passions, sur la Tragédie & sur la Regle du goût.

NOUVELLE ÉDITION.



A LONDRES,

1788.





RÉFLEXIONS
SUR LES
PASSIONS.

I.

1. Il y a des objets, qui en vertu de la conſtitution primitive de nos organes, produiſent immédiatement une ſenſation agréable: ces objets ſont appellés des BIENS : il y en a qui excitent immédiatement une ſenſation déſagréable : on les nomme des MAUX. La chaleur tempérée eſt une ſenſation agréable, & par conſéquent un bien ; la chaleur exceſſive eſt une ſenſation déſagréable, & par conſéquent un mal.

Il y a d'autres objets qui nous causent du plaisir ou de la peine, & sont des *biens* ou des *maux* pour nous, en tant qu'ils sont conformes ou contraires à nos passions. Le malheur qui arrive à nos ennemis est un bien pour nous, parce qu'il contente le desir que nous avions d'être vengés d'eux ; la maladie d'un ami est un mal, parce qu'étant contraire aux vœux que nous formons pour lui, elle nous cause de la peine.

2. Les biens & les maux nous affectent différemment, & font naître différentes passions, selon le point de vue sous lequel on les envisage.

Lorsqu'un bien est certain, ou fort probable, il produit la JOIE ; le mal qui se trouve dans le même cas, excite la TRISTESSE, ou le CHAGRIN.

Lorsqu'un bien ou un mal est incertain, il fait naître la CRAINTE ou l'ESPÉRANCE, l'une & l'autre en proportion du degré d'incertitude.

Le DESIR naît d'un bien, & l'AVERSION d'un mal, considérés simplement comme tels. La VOLONTÉ agit toutes les fois que l'on

peut se procurer la présence d'un bien, ou l'absence d'un mal, par un mouvement du corps, ou par une opération de l'esprit.

3. De toutes les passions, je ne vois que l'*espérance* & la *crainte* qui puissent donner lieu à des réflexions intéressantes : ces passions sont mixtes, elles découlent de la probabilité du bien & du mal : & c'est à ce titre qu'elles méritent notre attention.

La PROBABILITÉ vient d'un conflit d'accidens ou de causes contraires qui ne permet à l'esprit de se fixer de part ni d'autre, qui le ballotte continuellement entre les deux côtés opposés, qui tantôt le détermine à regarder une chose comme réelle, tantôt comme dépourvue de réalité. Votre imagination, ou, si vous aimez mieux, votre entendement flotte entre deux points de vue contraires : il se peut que vous ayiez plus de pente vers l'un que vers l'autre; mais tant que dure l'opposition des causes ou des cas fortuits, il n'est pas possible que vous trouviez du repos dans aucun des deux : le pour & le contre prévalent alternativement; & l'esprit, qui suit les objets dans cette

alternative, y trouve une contrariété qui détruit toute certitude, & l'empêche de se décider.

Supposons que l'objet qui fait naître ces doutes, nous inspire du desir ou de l'aversion : il est clair que suivant que l'esprit se tourne de côté & d'autre, il doit ressentir une impression momentanée de joie ou de tristesse. Un objet dont nous desirons l'existence, nous donne du plaisir, toutes les fois que nous songeons aux causes qui le produisent ; & par la même raison il nous inquiete & nous attriste, lorsque nous songeons aux causes qui l'empêchent d'exister. Dans les questions qui sont du ressort de la probabilité l'entendement se partage entre des vues, & le cœur entre des émotions contraires.

L'esprit humain, considéré par rapport aux passions, ne ressemble pas à un orgue, dont le son s'arrête subitement dès qu'on cesse de soufler ; il ressemble à un instrument à cordes, qui après chaque coup qu'on lui imprime conserve ses vibrations pendant un certain tems, & dont le son se perd par

des degrés insensibles. Rien n'est si vif ni si agile que l'imagination; les passions sont plus lentes & plus tardives: en supposant donc un objet propre à faire naître, dans l'une différentes vues, & différentes émotions dans les autres, qu'arrivera-t-il? l'imagination passera d'une vue à l'autre avec beaucoup de rapidité; mais chacun de ses changemens ne produira pas une passion claire & distincte; il résultera du tout un mélange de passions confondues les unes avec les autres. Selon que la probabilité est plus forte pour le bien ou pour le mal, une passion gaie ou une passion triste prédominera dans ce mélange: & lorsque les vues opposées que l'imagination présente tour-à-tour, entremêlent ces deux sortes de passions, leur combinaison produira ou la crainte ou l'espérance.

4. Cette théorie étant évidente d'elle-même, nous n'avons pas besoin de longs raisonnemens pour la prouver.

La crainte & l'espérance peuvent naître lorsque le hasard est égal de côté & d'autre, & qu'il n'y a point de raison de préférence;

elles ont même dans cette ſituation d'autant plus de force que l'eſprit ne peut faire fonds ſur rien, & qu'il eſt au comble de l'incertitude. Mettez un degré de probabilité de plus du côté de la triſteſſe; vous la verrez immédiatement ſe répandre ſur tout le mélange, & lui donner la teinture de la crainte: augmentez cette probabilité, la triſteſſe augmentera, & la crainte avec elle: la joie diminuera dans la même proportion; & à la fin il ne reſtera que la triſteſſe toute ſeule. Alors faites l'opération contraire, diminuez la probabilité qui ſe trouve du côté de la triſteſſe, vous verrez peu-à-peu les nuages s'éclaircir, juſqu'à ce que la paſſion devienne eſpérance; celle-ci ſe changera en joie par des nuances imperceptibles, à meſure que vous augmenterez cette partie de la compoſition, en augmentant la probabilité. N'eſt-ce pas une preuve bien claire que l'eſpérance & la crainte ſont des mélanges de joie & de triſteſſe? N'eſt-ce pas ainſi qu'on prouve qu'un rayon, rompu dans le priſme, eſt formé de deux rayons? ne le conclut-on pas de ce qu'en diminuant, ou en augmen-

tant la quantité de l'un des deux, on trouve une diminution ou une augmentation proportionnelle dans le composé?

5. Il y a deux sortes de probabilités : la premiere a lieu lorsque la chose est incertaine en elle-même, & n'attend sa détermination que du hasard : la seconde, lorsque la chose déja déterminée, n'est incertaine que relativement à notre esprit, qui voit un grand nombre de preuves & de présomptions en faveur du pour & du contre. Comme ces deux genres de probabilité produisent également la crainte & l'espérance, il faut que ces passions résultent de ce qu'il y a de commun entre eux, je veux dire de l'incertitude & de l'état flottant qui naît des vues contraires que l'un & l'autre présente également.

6. Communément c'est le bien ou le mal probable qui cause l'espérance & la crainte; comme la probabilité nous présente les objets dans un état vague & inconstant, il est naturel que le mélange de passions qui en naît se ressente de cet état : cependant ce même mélange peut résulter d'autres causes:

& alors l'eſpérance & la crainte exiſtent ſans être produites par la probabilité.

7. Nous craignons ſouvent un mal que nous ne concevons que comme *poſſible*, cela arrive ſur-tout ſi c'eſt un grand mal : l'idée des douleurs & des tourmens nous fait déja trembler, pour peu qu'il y ait de riſque que nous puiſſions y être expoſés : en ce cas la grandeur du mal compenſe le défaut de probabilité.

Les maux même qui ſont impoſſibles nous font peur : nous friſſonnons ſur le bord d'un précipice, quoique nous ſachions que nous ſommes en parfaite ſûreté, & qu'il ne dépend que de nous de faire un pas en avant ou en arriere. C'eſt que la préſence immédiate du mal influe ſur l'imagination, & y produit une eſpece de croyance, mais qui ne dure pas long-tems : c'eſt ici le même cas que celui où nous avons vu que la contrariété des événemens fortuits produit des paſſions contraires.

Les maux *certains* ſont quelquefois le même effet que les maux poſſibles ou impoſſibles : un priſonnier étroitement gardé,

&

& qui n'a pas la moindre eſpérance de ſe ſauver, tremble en penſant à la queſtion qu'il doit ſubir par ordre de ſon juge: ici le mal eſt indubitable en lui-même; mais l'eſprit n'a pas le courage de s'y fixer; & cette fluctuation produit un état qui reſſemble à la crainte.

8. Ce n'eſt pas ſeulement l'incertitude de l'*exiſtence* du bien & du mal, mais encore l'incertitude de leur *genre*, qui fait craindre ou eſpérer. Je ſuppoſe que l'on vienne annoncer à quelqu'un, qu'un de ſes fils a été tué: la paſſion que cette nouvelle lui cauſe n'eſt pas d'abord de la douleur; elle ne le devient que lorſqu'il apprend lequel de ſes enfans il a perdu: quoique la même paſſion naiſſe, de quelque façon que ce doute ſoit levé; il eſt pourtant ſûr qu'elle ne ſauroit prendre une aſſiette fixe dans l'eſprit, avant que le fait ſoit éclairci: avant ce tems l'imagination incertaine ne produit qu'une émotion indéterminée, une eſpece de tremblement vague, ſemblable à cette colliſion de joie & de triſteſſe dont nous avons parlé.

9. C'eſt ainſi que tous les genres d'incerti-

tude touchent de bien près à la crainte ; & pour cela il n'eſt pas beſoin qu'ils produiſent un combat de paſſions en nous offrant des points de vue contraires. Je pars, & je laiſſe un de mes amis malade : ſon état me cauſe plus d'inquiétude pendant mon abſence, que ſi j'étois autour de lui, quoique peut-être ma préſence ne pût en rien contribuer à ſon ſoulagement, & que même je fuſſe incapable de juger du tour que prendra ſa maladie; mais c'eſt qu'il y a mille petites circonſtances dont je voudrois être inſtruit, & dont la connoiſſance me ſauveroit cette fluctuation, cette incertitude qui eſt ſi voiſine de la peur. Horace a obſervé ce phénomene.

Ut adſidens implumibus pullis avis
Serpentûm allapſus timet
Magis relictis; non, ut adſit, auxili
Latura plus præſentibus.

Voyez cette jeune fille, comme elle s'inquiete & s'allarme entrant dans ſa couche nuptiale ! Cependant elle n'attend que du plaiſir; mais c'eſt préciſément ce plaiſir inconnu, ce ſont ces deſirs confus, c'eſt la

nouveauté & l'importance d'une ſituation dont elle n'a point d'idée qui cauſe ſon trouble, & qui embarraſſe tellement ſon eſprit qu'il ne ſait à quelle image, ou à quelle paſſion il doit s'arrêter.

10. Nous pouvons obſerver en général par rapport à ce mélange de paſſions, que lorſque des paſſions contraires réſultent d'objets qui n'ont aucune liaiſon entre eux, elles agiſſent tour-à-tour. Un homme eſt affligé de la perte d'un procès, & réjoui, en même tems, de la naiſſance d'un fils : ſon eſprit paſſera & repaſſera de l'objet agréable à l'objet déſagréable : & quelque rapides que puiſſent être ce paſſage & ce retour, il lui ſera bien difficile de tempérer ces ſituations l'une par l'autre, & de demeurer entre deux dans un état d'indifférence.

Cela arrive plus aiſément lorſqu'il ne ſe préſente qu'un ſeul événement de nature mixte, c'eſt-à-dire, heureux à certains égards, & diſgracieux à d'autres : en ce cas-là il arrive ſouvent que les deux paſſions, rapprochées par le moyen d'un rapport commun,

ſe détruiſent réciproquement, & laiſſent l'ame dans une parfaite tranquillité.

Mais ſuppoſons que l'objet, au lieu d'être compoſé d'un bien & d'un mal actuel, ne ſoit enviſagé que comme une choſe probable ou non probable dans un certain degré : dans cette ſuppoſition, dis-je, l'ame renfermera tout-à la-fois deux paſſions contraires, qui au-lieu de ſe balancer & de s'adoucir mutuellement, ſubſiſteront enſemble, & dont la réunion produira une troiſieme impreſſion, je veux dire l'eſpérance ou la crainte.

On voit dans tout ceci l'influence manifeſte d'une relation d'idées, dont nous parlerons plus au long dans la ſuite. Lorſque les objets *different du tout au tout*, il en eſt des paſſions oppoſées comme de deux liqueurs contraires, contenues chacune dans un vaſe ſéparé, & qui par conſéquent ne ſauroient agir l'une ſur l'autre. Lorſque les objets ſont *intimement unis*, les paſſions reſſemblent à l'alkali & à l'acide, dont le mélange eſt ſuivi d'une deſtruction réciproque. Lorſqu'enfin la relation, plus imparfaite, ne conſiſte que dans des vues con-

tradictoires qui résultent du même objet, on peut comparer les passions à l'huile & au vinaigre, qui de quelque façon qu'on les mêle, ne s'unissent & ne se pénetrent jamais.

Nous expliquerons plus bas cet effet du mélange des passions, par lequel il arrive que la passion dominante absorbe les autres.

II.

1. Les passions dont nous venons de parler, naissoient d'une recherche directe du bien, & d'une aversion directe pour le mal; il y en a d'autres d'une nature plus compliquée, & qui sont produites par le concours de plusieurs vues, & de diverses considérations. L'*orgueil* est cet état où l'homme, réfléchissant sur les perfections dont il se croit orné, ou sur les avantages dont il jouit, se sent satisfait de lui-même: l'*humilité*, celui où le sentiment de ses foiblesses, ou de ce qui lui manque, le rend mécontent de sa personne.

L'*amour*, ou l'*amitié* est cette satisfaction que nous causent les bonnes qualités que nous remarquons dans les autres, ou les

ſervices que nous en tirons. La *haine* eſt le contraire.

2. Dans ces deux ſortes de paſſions, il ſe préſente une diſtinction naturelle à faire entre l'*objet* & la *cauſe*. Nous ſommes nous-mêmes les objets de l'orgueil & de l'humilité ; la cauſe de la premiere de ces paſſions, c'eſt quelque bonne qualité, de la ſeconde, quelque défaut. L'amour & la haine ont pour objets les autres hommes, & pour cauſes leurs perfections ou leurs défauts.

La cauſe eſt donc ce qui excite l'émotion, l'objet ce que l'eſprit contemple lorſque l'émotion eſt excitée : notre mérite, par exemple, nous enorgueillit, & il eſt de l'eſſence de l'orgueil de nous regarder nous-mêmes avec complaiſance & avec ſatisfaction.

On voit par-là que ces paſſions, quoique leur objet ſoit ſimple & toujours le même, peuvent naître de pluſieurs cauſes, & de cauſes extrêmement variables. C'eſt un ſujet digne de notre curioſité de rechercher ce que toutes ces cauſes ont de commun, ou en d'autres termes, ce qui eſt la vraie cauſe efficiente de ces paſſions : commençons par l'orgueil & l'humilité.

3. Pour réussir dans cette recherche, il faut faire avant tout quelques réflexions sur certaines propriétés, dont l'influence se manifeste dans tous les actes de l'entendement, & dans toutes les passions, & qui cependant ont été à peine effleurées par les philosophes. La premiere, c'est l'*association des idées*, ou ce principe qui facilite le passage d'une idée à l'autre. Quelle que soit la variabilité & la vicissitude de nos pensées, le changement qu'elles subissent ne se fait pas absolument sans ordre & sans méthode: nous passons, pour l'ordinaire, d'une chose à celle qui lui est semblable, ou qui lui est contiguë, ou qui en est l'effet (1): à une idée présente à l'imagination succede naturellement une autre idée, attachée à la premiere par un de ces trois rapports; ce rapport applanit, pour ainsi dire, le chemin, & devient l'introducteur de l'idée.

La seconde propriété de l'esprit humain qui entre dans l'explication de notre sujet,

(1) V. *Les Essais Philos. sur l'Entendement humain*, Essai III.

c'eſt l'aſſociation des impreſſions, ou des émotions de cet eſprit. Toutes les impreſſions qui ſe reſſemblent ſont liées : dès que l'une a paru, les autres ſuivent : le chagrin que nous cauſe un deſſein manqué produit la colere; la colere traîne l'envie à ſa ſuite; l'envie fait naître la haine, & la haine reproduit le chagrin : de même une joie exceſſive qui s'empare de nos ames ſe change naturellement en amour, en générosité, en courage, en orgueil & en toutes les paſſions qui reſſemblent à la joie.

Notre troiſieme remarque c'eſt que ces deux ſortes d'aſſociations s'entr'aident, & ſe prêtent mutuellement des forces : lorſqu'elles concourent dans le même objet, le paſſage ſe fait plus promptement. Un homme qu'une injure reçue met de mauvaiſe humeur trouve par-tout des ſujets de haine, de mécontentement, d'impatience, d'inquiétude, & d'autres paſſions déſagréables, ſur-tout s'il peut découvrir quelque choſe d'approchant, dans la perſonne, ou près de la perſonne qui a été l'objet de ſon premier mouvement. Ici les principes qui

facilitent le paſſage des idées concourent avec ceux qui agiſſent ſur les paſſions, & leur action réunie donne, pour ainſi dire, à l'eſprit une double impulſion.

Je crois qu'il ſera à propos de placer ici un paſſage d'un de nos plus beaux écrivains (1) : voici comme il s'exprime : « Comme l'i-» magination eſt agréablement affectée de » tout ce qui eſt grand, beau, & ſingulier, » & ſe plaît d'autant plus à une choſe qu'elle » y trouve ces perfections en plus grand » nombre ; une nouvelle ſenſation, ajoutée » à celles dont elle s'occupe, eſt auſſi très-» propre à augmenter ſon plaiſir. Un ſon » continu, le chant des oiſeaux, le bruit » d'une caſcade, réveillent à chaque mo-» ment, l'ame du ſpectateur, & le rendent » plus attentif à la beauté du ſpectacle qui » s'offre à ſes regards. Le parfum des fleurs, » qui vient le frapper, rehauſſe le plaiſir » de ſon imagination, lui fait paroître les » couleurs du payſage plus gracieuſes, & » la verdure plus riante : les perceptions

(1) *Adiſſon*. V. le Spectateur, N°. 412.

» qui naiſſent de ces deux ſens à la fois ſe » donnent réciproquement du relief ; elles » ſeroient moins agréables ſi elles ſe pré» ſentoient ſéparément. C'eſt ainſi que l'or» donnance bien entendue des couleurs fait » ſortir avantageuſement les diverſes parties » d'un tableau, & les met dans un plus » beau jour ». On voit dans ces phénomenes notre double aſſociation, celle des idées & celle des impreſſions, auſſi bien que le ſecours qu'elles ſe prêtent l'une à l'autre.

4. Ce ſont, ſi je ne me trompe, ces deux ſortes de relations qui ſe réuniſſent dans les ſentimens d'orgueil & d'humilité, & qui en ſont les vraies cauſes efficientes.

Quant à la relation des idées, on n'en ſauroit douter. Nous ne pouvons nous enorgueillir de ce qui nous regarde en aucune façon ; c'eſt toujours, ou notre ſcience, ou notre eſprit, ou nos biens, ou notre famille qui nous donnent une haute opinion de nous-mêmes : ce *moi* qui eſt l'objet de cette paſſion, eſt toujours relatif à quelque qualité ou à quelques circonſtances, qui en eſt la cauſe : & l'imagination doit trouver de l'objet à la

cause un passage aisé, une certaine facilité de se transporter de l'un à l'autre : sans cette liaison l'orgueil ni l'humilité ne sauroient naître ; & plus cette liaison est foible, plus aussi ces passions s'affoiblissent.

5. Il ne reste donc plus qu'à savoir si un rapport semblable d'impressions ou de sentimens accompagne toujours l'humilité, l'orgueil, ou pour mieux dire, si la cause de ces passions commence par produire un sentiment qui leur ressemble, lequel ensuite, par une espece de transformation se change en elles-mêmes.

Le sentiment de l'orgueil est agréable ; celui de l'humilité est désagréable : la sensation relative, dont nous avons parlé, devroit donc de même être agréable pour le premier, désagréable pour le second : donc si l'examen nous découvre que tout ce qui inspire de l'orgueil produit aussi un plaisir séparé de celui de l'orgueil, & que tout ce qui nous humilie cause aussi une peine différente de celle qui naît de l'humilité ; il faut convenir que notre théorie est prouvée, & l'existence de la double relation, je dis de

celle des sentimens, sera établie d'une maniere incontestable.

6. Je commence par le mérite & le démérite personnel, qui sont les causes les plus ordinaires de l'orgueil & de l'humilité. Ce seroit sans doute ici un hors-d'œuvre de vouloir aller jusqu'à la source des distinctions morales; il suffit d'observer que notre théorie de l'origine des passions subsiste dans toutes les hypotheses. Le systême le plus plausible concernant la différence qu'il y a entre le vice & la vertu est celui qui la déduit, soit d'une constitution primitive de la nature, soit d'un sentiment d'utilité publique ou particuliere, en vertu duquel certains caracteres nous déplaisent, & d'autres nous charment dès que nous les appercevons : il est essentiel au vice & à la vertu de produire ce déplaisir dans ceux qui les contemplent : approuver un caractere c'est en recevoir une impression agréable : le désaprouver c'est en être désagréablement affecté. Le plaisir & la peine, étant donc, en quelque façon, la premiere source de l'approbation & du blâme, le doivent être

aussi des effets qui en résultent, & par conséquent de l'orgueil & de l'humilité, qui en sont des suites inévitables.

Je suppose qu'on n'admette point cette théorie, qu'on ne reconnoisse point la peine & le plaisir pour fondemens des différences morales; au moins est-il manifeste que ces différences sont inséparables de la peine & du plaisir : un caractere noble & généreux nous frappe d'abord; dans la fable même & dans la poésie il nous plaît & nous enchante; la cruauté & la trahison au contraire nous révoltent : soit que nous les remarquions dans les autres, soit en nous-mêmes, il nous est impossible de les approuver. Donc la vertu produit toujours un plaisir à part, différent de l'orgueil ou de cette satisfaction que l'opinion de nos mérites nous fait goûter; & le vice un déplaisir différent de l'humilité ou du remords.

Mais la bonne ou mauvaise opinion que nous avons de nous-mêmes ne vient pas seulement de ces qualités de l'esprit qui, dans les systêmes communs de morale, passent pour une partie de nos devoirs; elle

peut venir de toutes les autres qualités auxquelles le plaisir est attaché. Il n'y a rien qui flatte plus notre vanité que le talent de plaire par notre esprit, par notre belle humeur, ou par quelqu'autre qualité de cette espece : rien qui nous chagrine davantage que de sentir que nous réussissons mal. Personne n'a encore pû donner une définition exacte de *l'esprit*, personne n'a pû faire voir pourquoi un certain arrangement de pensées mérite ce nom par préférence ; il n'y a point de regle pour en juger ; le goût seul en décide : mais qu'est-ce donc que ce *goût* qui donne également l'être au véritable esprit & à l'esprit faussement ainsi nommé ? ce n'est absolument que le plaisir que nous cause le premier, & le déplaisir que le second nous inspire, sans que nous soyions en état de rendre raison ni de l'un ni de l'autre : la faculté de produire ces deux sensations opposées est donc l'essence même de ces deux sortes d'esprit & par conséquent la cause de cette vanité ou de cette mortification qui en naissent.

7. Tout ce qui est beau nous plaît, tout ce qui est laid nous choque ; & il n'im-

porte dans quel ſujet réſide la beauté ou la laideur, dans un être animé ou dans un être inanimé. Si ces qualités ſe trouvent ſoit dans notre phyſionomie, ſoit dans notre figure, ſoit dans nos perſonnes, le plaiſir ou le déplaiſir ſe convertit en orgueil ou en humilité, parce que dans ces cas il y a tout ce qu'il faut pour ce paſſage de ſenſations que notre théorie établit.

Il ſemble que l'eſſence même de la beauté conſiſte dans le pouvoir de faire naître le plaiſir : ſi cela eſt vrai, tous les effets qu'elle produit doivent couler de cette ſource : ſi la beauté rend l'homme vain, ce n'eſt que parce qu'elle lui fait plaiſir.

On peut obſerver en général par rapport aux perfections corporelles, que notre orgueil ſe nourrit de tout ce qui ſe trouve en nous d'utile, de beau, ou de ſurprenant ; & que les qualités contraires à celles-ci nous humilient : or toutes ces qualités ne s'accordent qu'en ce que chacune d'elles nous cauſe du plaiſir ou du déplaiſir indépendamment de l'orgueil.

Nous nous enorgueilliſſons des aventures

qui nous sont arrivées, des risques que nous avons courus, des périls dont nous sommes échappés, de nos exploits, & de tous nos actes de vigueur. De-là vient que le mensonge est si commun : on voit tous les jours des hommes, sans en espérer aucun avantage & par pure vanité, s'attribuer un tas d'événemens extraordinaires qui ne se sont passés que dans leur cerveau, ou bien s'ils sont vrais, qu'ils n'ont fait qu'emprunter : leur imagination fertile leur fournit une grande variété d'aventures ; ou si elle est trop seche pour inventer, ils s'approprient ce qui est arrivé à d'autres; leur vanité y trouve toujours son compte ; il y a une liaison très-étroite entre cette passion & le sentiment du plaisir.

8. Cependant, quoique les qualités de l'esprit & celles du corps, c'est-à-dire les qualités qui sont proprement à nous, soient les causes naturelles & immédiates de l'orgueil & de l'humilité ; elles n'en sont pas les seules causes ; plusieurs autres objets peuvent produire ces passions : une maison, un jardin, un équipage, & d'autres choses externes sont des sujets de vanité, aussi bien que

que le mérite perſonnel ; mais il faut pour cela que ces choſes ayent une relation particuliere avec nous-mêmes, & qu'elles s'aſſocient à notre être : un beau poiſſon qui nage dans l'océan, un animal bien proportionné qui court dans la forêt, les choſes en un mot qui ne ſont pas à nous, ou qui ne nous regardent pas, quelque merveilleuſes qu'elles ſoient & quelque étonnement qu'elles puiſſent nous cauſer, n'exciteront jamais notre vanité ; il faut, pour la faire naître, quelque choſe qui ſoit lié avec nous, dont l'idée touche, pour ainſi dire, l'idée de notre propre perſonne ; & il faut qu'il y ait un paſſage aiſé d'une de ces idées à l'autre.

Les hommes ſont fiers de la beauté de leur pays, de leur province, & même de leur paroiſſe. Ici il eſt évident que l'idée de la beauté produit le plaiſir ; ce plaiſir, eſt voiſin de l'orgueil ; le ſujet ou la cauſe de ce plaiſir, par la ſuppoſition même, ſe rapporte à notre perſonne, qui eſt l'objet de l'orgueil : & l'ame paſſe par ce double rapport, dont l'un eſt un rapport d'idées, & l'autre un rapport de ſentimens.

Les hommes ſont encore fiers de la température de leur climat, de la fertilité de leur ſol natal, de la bonté des vins, des fruits, ou d'autres alimens qu'il produit, de la douceur ou de l'énergie de leur langue, & ainſi de ſuite. Ces objets ſe rapportent évidemment aux plaiſirs des ſens, on les regarde comme agréables au tact, au goût, à l'ouïe; comment ſeroit-il poſſible qu'ils nous enorgueilliſſent, ſi ce n'étoit par ce moyen de tranſition que nous avons expliqué?

Il eſt un orgueil d'un genre oppoſé : il y a des hommes qui affectent de dégrader leur patrie par des comparaiſons déſavantageuſes avec les pays où ils ont voyagé; étant chez eux, entourés de leurs compatriotes, ils ne comptent pour rien le rapport qui les lie à leur nation, il ſe perd pour eux dans le grand nombre avec lequel ils le partagent; au-lieu que ce rapport éloigné à des contrées étrangeres qui ne conſiſte qu'à les avoir vues, & à y avoir vécu, leur paroît d'autant plus important qu'ils penſent que peu de perſonnes y participent :

voilà pourquoi ils admirent ſans ceſſe ce qu'ils ont vu dans ces contrées, & qu'ils le trouvent plus beau, plus utile, plus rare, & ſupérieur à tous égards aux productions de la leur.

Si nous tirons vanité d'un pays, d'un climat, de toutes les choſes inanimées qui ont de la relation avec nous; faut-il être ſurpris que nous nous enflions des qualités de ceux qui nous ſont unis par les liens du ſang ou de l'amitié? Les qualités qui nous donnent de l'orgueil, lorſqu'elles nous ſont perſonnelles, nous en donnent encore, quoique dans un moindre degré, lorſque nous les remarquons dans nos amis, ou dans des perſonnes qui nous appartiennent : l'homme fier ſaiſit avidement les occaſions de prôner la beauté, l'adreſſe, le mérite, le crédit, & les honneurs dont jouiſſent ſes parens; ce ſont-là autant d'appuis de la bonne opinion qu'il a de lui-même.

Fiers de nos richeſſes, nous voudrions que tous ceux qui ſont en relation avec nous fuſſent riches comme nous; & nous avons honte de la pauvreté de nos parens & de nos

amis. Comme l'on croit tenir de plus près à ſes ancêtres qu'à ſes connoiſſances ; il eſt naturel que l'on veuille paſſer pour être de bonne maiſon, & pour deſcendre d'une longue ſuite de perſonnes riches & reſpectées.

Ceux qui ſe glorifient de l'ancienneté de leur famille ſont bien aiſes de pouvoir ajouter que, pendant pluſieurs générations, leurs ancêtres ont poſſédé le même territoire, que leurs terres n'ont jamais été aliénées, & que depuis un tems immémorial leur famille habite la même province. Leur orgueil reçoit un nouvel accroiſſement, lorſqu'ils peuvent ſe vanter que leurs biens-fonds leur ont été tranſmis par une longue ſucceſſion de mâles, & que l'héritage & les honneurs de leur maiſon n'ont jamais paſſé par la ligne féminine. Tâchons de réduire ces phénomenes à notre théorie.

L'orgueil des familles anciennes n'eſt pas uniquement fondé ſur cette ancienneté & ſur le grand nombre des ancêtres, à ces deux égards tous les hommes ſont dans le même cas ; ce ſont les richeſſes & le crédit de ces

ancêtres dont leur postérité tire son lustre, à cause de la liaison qu'elle a avec eux : tout ce qui rend cette liaison plus étroite doit donc accroître l'orgueil à qui elle sert de fondement ; & tout ce qui l'affoiblit doit aussi diminuer cette passion : or on ne sauroit douter que l'idée d'une jouissance non interrompue des mêmes possessions ne renforce la relation d'idées qui résulte du sang & de la parenté, & que par ce moyen l'imagination ne passe, avec plus de facilité, de génération en génération, des ancêtres les plus reculés à leurs héritiers, & jusqu'à leurs derniers descendans. Par-là le sentiment se conserve mieux dans sa totalité, si j'ose me servir de cette expression, & produit, par conséquent, un plus haut degré d'orgueil.

Il en est de même des biens & des honneurs transmis par la ligne masculine. C'est une propriété de l'imagination de s'arrêter à tout ce qui lui paroît important & considérable ; lorsqu'un grand objet se présente à côté d'un petit objet ; elle s'attache toute entiere au premier : c'est pour cette raison que les enfans portent le nom de leur pere,

& que la famille paternelle décide de la noblesse, ou de la bassesse de leur extraction, dût la mere, comme il arrive, posséder des qualités infiniment supérieures, cela ne fait point exception à la regle générale; cette regle subsiste, conformément à notre doctrine, que nous expliquerons encore mieux dans la suite; elle subsiste, dis-je, quelle que soit la supériorité de la mere, & lors même que pour de certaines raisons, les enfans se ressentent plus de la tige maternelle que de la paternelle; elle a toujours assez de force pour se maintenir en dépit de cette relation, & pour faire une espece d'interruption dans la vraie généalogie. L'imagination est moins gênée, elle transporte plus aisément les dignités, & le crédit des ancêtres aux descendans du même nom, & de la même famille, lorsqu'elle peut observer cette regle, lorsqu'elle peut passer par la ligne masculine de pere en fils, ou de frere en frere.

9. Mais de tous les rapports qui influent sur cette passion celui de *propriété* est le plus efficace, parce que les biens que nous possédons en propre sont ceux sur lesquels nous avons le plus de pouvoir & d'autorité.

Tout ce qui appartient à l'homme vain, est toujours dans son idée ce qu'il y a de mieux en chaque genre : ses maisons sont plus belles que celles des autres, son équipage est plus brillant, ses meubles sont mieux choisis, ses habits d'un plus grand goût, ses chevaux, & ses chiens de meilleure race : son vin, si vous l'en croyez, a le fumet plus agréable que celui de ses voisins, sa cuisine est meilleure, sa table mieux servie, ses domestiques sont plus adroits : l'air qu'il respire est plus sain, le terroir qu'il cultive plus fertile, ses fruits mûrissent les premiers, & sont les plus exquis. Cette piece, vous dira-t-il, est remarquable pour sa nouveauté, cette autre pour son antiquité ; celle-ci est le chef-d'œuvre d'un célebre artiste ; celle-là a appartenu à un tel prince ou à un tel grand seigneur. Toutes les choses, en un mot, qui sont belles, utiles, ou surprenantes deviennent, par ce moyen, des sujets d'orgueil : or la seule propriété qu'elles ayent en commun, c'est de produire le même effet, qui est de nous donner du plaisir : d'où il s'ensuit que le plaisir est la cause produc-

trice de cette paſſion. Comme tous les exemples qu'on peut ici alléguer font preuve; & qu'on en peut alléguer une infinité; il me ſemble que ma théorie eſt ſuffiſamment confirmée par l'expérience.

Les richeſſes, en nous mettant en état de nous procurer toutes ſortes d'agrémens, renferment un grand nombre de ſujets de vanité, & par conſéquent doivent être comptées pour une des cauſes principales de cette paſſion.

10. La ſociété & la ſympathie ont beaucoup d'empire ſur toutes nos opinions: il n'eſt gueres poſſible de maintenir un principe ou un ſentiment, lorſqu'on ſe voit contredit par tous ſes amis, ou par toutes les perſonnes de ſa connoiſſance. Mais de toutes nos opinions, celles que nous formons en notre propre faveur, quoique les plus hautes & les plus préſomptueuſes, ſont cependant les moins ſtables, & celles que la contradiction ébranle le plus facilement: le grand intérêt que nous y prenons jette l'allarme dans nos eſprits, & fait que nous nous mettons en garde contre nous-mêmes:

nous ſavons que nous ſommes des juges partiaux, & par-là ſujets à nous méprendre : nous ſavons combien il eſt difficile de juger d'une choſe qui n'eſt pas à une certaine diſtance & dans ſon vrai point de vue ; c'eſt ce qui nous fait prêter l'oreille, en tremblant, à ce que penſent de nous les autres hommes, qui ſont plus capables de nous apprécier. Et c'eſt là la véritable origine du deſir de la renommée ; ſi nous cherchons à être applaudis, ce n'eſt pas par une paſſion primordiale ; ce n'eſt que pour fixer & pour confirmer la bonne opinion que nous avons de nous-mêmes : il en eſt de nous, à cet égard, comme d'une belle femme, qui aime à voir ſes charmes avantageuſement réfléchis dans le miroir.

Dans les ſujets de ſpéculation il eſt ſouvent fort difficile de diſtinguer ce qui produit un effet de ce qui ne fait que l'augmenter ; cependant les phénomenes me paroiſſent ici bien clairs, & bien propres à établir mon principe.

L'approbation des perſonnes que nous eſtimons nous flatte bien davantage que les louanges de ceux pour qui nous avons du mépris.

L'estime qui ne nous est accordée qu'après une longue familiarité, pendant laquelle on a eu occasion de nous connoître intimement, a pour nous une douceur tout-à-fait particuliere.

Le suffrage de ceux qui sont avares de louanges, nous est doublement précieux.

Lorsqu'un grand seigneur est connu pour être délicat dans le choix de ses favoris, on s'empresse d'autant plus à mériter ce titre.

Les éloges ne nous flattent gueres lorsqu'ils ne s'accordent pas avec notre propre opinion, lorsqu'ils ne tombent point sur les qualités dans lesquelles nous prétendons exceller.

Ces phénomenes ne semblent-ils pas prouver que nous ne regardons l'opinion favorable que les autres conçoivent de nous que comme un témoignage rendu ou un sceau apposé à notre propre opinion? & si l'opinion d'autrui a plus d'influence en cette rencontre qu'elle n'en a pour l'ordinaire, la nature même du sujet nous en fait voir la raison.

11. Un objet peut se rapporter à nous très-intimement, il peut être très-agréable par lui même, sans que cependant notre amour propre en soit fort flatté, ou notre orgueil excité, si nous ne le voyons pas recherché, ou du moins approuvé par d'autres. Cette paix, ce contentement d'une ame résignée aux ordres de la providence, qui la tranquillise au milieu des troubles & des plus grands malheurs, est assurément la plus desirable de toutes les dispositions; cependant c'est-là de toutes les vertus, de toutes les perfections, car on ne sauroit lui refuser ce nom, celle dont on s'applaudit & s'enorgueillit le moins; c'est que renfermé dans le cœur qu'elle charme, elle n'a point cet éclat extérieur par où l'on brille dans la conversation & dans le commerce du monde. Plusieurs autres qualités, tant de l'esprit que du corps, & plusieurs situations où l'on peut se trouver par rapport à la fortune, étant précisément dans le même cas, on ne sauroit se dispenser de reconnoître que l'opinion d'autrui entre, aussi-bien que la double relation dont nous avons parlé, & même pour beau-

coup dans la production de l'orgueil & de l'humilité-

Une ſeconde circonſtance qui influe ſur ces paſſions, c'eſt la durée des choſes qui en ſont les objets. Ce qui eſt caſuel & paſſager juſqu'à un certain point, nous donne peu de joie & encore moins d'orgueil : comment tirerions-nous un nouveau degré de vanité d'une choſe déja peu ſatisfaiſante par elle-même, dont nous prévoyons la perte prochaine, & qui comparée à notre propre être nous paroît d'autant plus inconſtant que celui-ci nous paroît plus durable ? N'eſt-il pas ridicule de ſe paſſionner ſi fort pour un bien qui dure ſi peu, & qui ne nous accompagne que pendant quelques momens de notre exiſtence.

Je remarque en troiſieme lieu, que pour qu'un objet flatte notre orgueil ou notre amour propre, il faut qu'il nous ſoit particuliérement affecté, ou du moins que le nombre de ceux avec qui nous le partageons, ne ſoit pas conſidérable. La jouiſſance du beau tems, d'un air pur, d'un climat heureux ne nous donne aucune ſupériorité ſur nos

voiſins; nous n'en pouvons rien conclure à notre avantage particulier, rien qui nous mette au-deſſus de nos amis, ou des perſonnes de notre connoiſſance.

Nous flottons tous entre la maladie & la ſanté: il n'y a perſonne qui ſe porte toujours bien, ou qui ſoit toujours malade: ce ſont-là des biens & des maux accidentels, que nous regardons, en quelque maniere, comme détachés de nous-mêmes, & qui ne peuvent ni nous enorgueillir, ni nous humilier. Cependant, lorſqu'une maladie eſt tellement enracinée dans notre tempérament que nous n'eſpérons pas d'en revenir, elle mortifie notre amour-propre: on le voit dans les vieillards; rien ne les rend ſi chagrins que de penſer à leur âge & leurs infirmités: ils cachent, auſſi long-tems qu'il leur eſt poſſible, la foibleſſe de leur vue & de leur ouïe, leur goutte & leurs fluxions, & n'en conviennent jamais ſans répugnance: & quoique les jeunes gens ne ſe faſſent point de peine d'avouer un mal de tête ou un catarrhe, il eſt pourtant ſûr qu'en général on ne ſauroit penſer aux foibleſſes où la vie hu-

maine eſt expoſée à chaque moment, ſans prendre mauvaiſe opinion de la nature de l'homme, & ſans rabattre de ſon orgueil. Cela ſuffit pour prouver que les douleurs & les maux du corps ſont des cauſes propres à produire l'humilité; mais comme pour l'ordinaire nous jugeons moins des choſes parce qu'elles ſont en elles mêmes, que parce qu'elles ſont comparativement, nous négligeons, dans l'eſtimation de notre caractere & de notre mérite, de tenir compte de ces calamités communes.

Nous avons honte des maladies qui, étant fort dangereuſes ou fort dégoûtantes, frappent fortement ceux qui nous voient, du haut mal, par exemple, parce que la vue d'un épileptique cauſe de l'horreur; de la gale, parce qu'elle eſt contagieuſe, des écrouelles, parce que ſouvent elles ſont héréditaires. L'homme ne juge jamais de lui-même, ſans avoir égard au ſentiment des autres hommes.

Ce qui, en quatrieme lieu, influe ſur les paſſions dont nous faiſons l'examen, ce ſont les *regles générales* ſur leſquelles nous

établissons la différence des rangs & des conditions : les richesses ou le pouvoir sont les mesures de cette différence : la santé ou le tempérament n'entrent ici pour rien ; lors même que leur mauvais état empêche l'homme de jouir de ses autres avantages ; on ne les lui décompte pas. Dans nos passions, aussi-bien que dans nos raisonnemens, l'habitude nous emporte au-delà des justes bornes.

C'est ici le lieu d'observer que le pouvoir que les maximes générales exercent sur les passions, sert à dégager, pour ainsi dire, les ressorts du mécanisme intérieur, & à faciliter l'opération de tous ces principes qui sont ici l'objet de nos recherches. Supposons qu'un homme fait, mais qui ne se fût pas encore servi de ses facultés, parût subitement dans notre monde ; cet homme trouveroit bien de l'embarras à se démêler des objets dont il se verroit environné : il ne sauroit d'abord où placer son amour ou sa haine : il ne distingueroit pas les objets propres à lui inspirer de l'orgueil, de l'humilité, ou quelque autre émotion que ce fût. Ce qui paroît

une minutie eſt ſouvent un principe capable de donner un tour différent à nos paſſions; & ces ſortes de principes, dans les premiers eſſais qu'on en fait, n'agiſſent point avec régularité, ce n'eſt qu'après que l'habitude & l'exercice les ont développés, que nous ſommes en état de fixer la valeur des objets, en la réduiſant à des regles générales. On voit donc combien ces regles contribuent à la naiſſance des paſſions, on voit qu'elles ſeules déterminent les degrés de préférence que nous donnons à une choſe ſur une autre choſe. Cette remarque eſt encore fort propre à lever les difficultés de ceux qui ſentiroient de la peine à concevoir que les cauſes que notre théorie aſſigne aux paſſions de l'orgueil & de l'humilité, que dis-je, des cauſes auſſi ſubtiles puiſſent avoir une influence auſſi univerſelle & auſſi infaillible qu'elles en ont en effet.

III.

III.

1. Si nous nous rappellons toutes les circonstances qui produisent l'orgueil & l'humilité, nous verrons que ces mêmes circonstances, envisagées dans les autres hommes, nous inspirent pour eux de l'amour ou de la haine, de l'estime ou du mépris. Nous prenons une idée avantageuse des personnes à qui nous remarquons des vertus, de la beauté, de la naissance, des richesses ou de l'autorité, au-lieu que le vice, la folie, la laideur, la pauvreté, la bassesse d'extraction nous donnent des sentimens défavorables. La double relation, celle des impressions & celle des idées, agit ici sur l'amour & la haine, comme nous l'avons vu agir sur l'orgueil & l'humilité : tout objet qui considéré à part nous cause du plaisir ou de la peine, dès qu'il vient à se rapporter à une personne différente de nous-mêmes, nous donne pour elle de l'affection ou du dégoût.

De-là vient que les injures & les mépris reçus sont des sources fécondes de haine,

comme les marques d'eſtime & les ſervices rendus ſont des ſources d'amitié.

2. Il ſe peut que nous prenions quelqu'un en affection, à cauſe du rapport que nous lui trouvons avec nous-mêmes ; mais il faut que ce rapport idéal ſoit joint à une relation de ſentimens ; ſans quoi il ne fera aucun effet (1).

Nous nous familiariſons aiſément avec les perſonnes qui nous ſont alliées par le ſang, avec nos compatriotes, avec les gens de notre profeſſion, avec ceux qui nous reſſemblent, ſoit par leur fortune, ſoit par les événemens de leur vie : nous recherchons leur compagnie, parce que nous entrons, ſans contrainte dans leurs idées & leurs ſentimens, rien de ſingulier ou de nouveau ne nous arrête : notre imagination trouve une eſpece de douceur à paſſer de notre propre perſonne qui eſt toujours le point dont elle part, à

(1) L'amour que nous avons pour nos enfans ſemble être fondé ſur un inſtinct de la nature ; ce n'eſt donc qu'aux autres affections qu'il faut appliquer les principes que nous établiſſons.

une personne qui nous est si étroitement unie; la sympathie est parfaite; cette personne est un objet immédiatement agréable, un objet aisé à concevoir; il n'y a point de distance qui nous en sépare, nous pouvons nous y livrer sans réserve.

La parenté produit ici le même effet que l'habitude & la familiarité ont coutume de produire; & cet effet résulte des mêmes causes: dans l'un & l'autre cas, la satisfaction & le plaisir que nous fait goûter le commerce de nos semblables, sont la source de l'amitié que nous prenons pour eux.

3. Les passions d'amour & de haine sont toujours suivies, ou plutôt accompagnées de bienveillance & d'aversion, & c'est par-là qu'elles different de l'orgueil & de l'humilité: ces derniers mouvemens sont purs, ils n'excitent aucun desir, & ne nous portent point à l'action; au-lieu que les premiers ne se renferment point en eux-mêmes, & qu'ils produisent toujours de nouvelles vues dans l'esprit: l'amour nous fait desirer le bonheur de l'objet aimé, & fait que l'idée de son malheur nous cause de la peine; la haine,

au contraire, nous fait desirer le malheur de l'objet haï, & nous fait souffrir en pensant qu'il est heureux : ces desirs opposés paroissent être essentiellement unis à ces deux passions ; ainsi l'a voulu la nature ; c'est tout ce que nous en savons.

4. Nous compâtissons souvent au sort d'un malheureux, sans avoir pour lui ni estime ni amitié : la compassion est la peine que nous causent les souffrances d'autrui ; il semble qu'elle doive son origine à une conception forte de ces souffrances ; notre imagination s'éleve, par degrés, de l'idée vive au sentiment réel de la misere des autres hommes.

Il en est de même de la malice & de l'envie : quoiqu'il soit évident qu'elles tendent au même but que la colere, & la mauvaise volonté ; elles ne sont pourtant pas toujours précédées de la haine ou du ressentiment : elles naissent de la comparaison de notre état avec celui des autres, plus ils sont infortunés, plus nous sommes contens ; il nous semble que nous gagnons à leur malheur.

5. Comme la compassion tend au même but que la bienveillance, & l'envie au même but que le ressentiment, il en résulte de là une relation bien étroite entre ces différentes passions; mais elle n'est pas du genre de celle que nous avons expliquée; ce n'est pas ici une ressemblance de sentimens, mais une ressemblance de directions, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi. Cependant l'effet est le même, il consiste également à réunir & à associer diverses passions : la pitié existe rarement, ou peut-être n'existe-t-elle jamais sans un mélange de tendresse ou de sympatie; la colere & la mauvaise volonté sont les compagnes les plus ordinaires de l'envie : lorsque par quelque motif que ce soit on desire le bonheur de quelqu'un, on est déja tout disposé à l'aimer : lorsqu'on se réjouit de sa misere, on ne manquera gueres de le prendre en aversion.

Dans les cas même où l'intérêt s'en mêle ; ces conséquences ne laissent pas d'avoir lieu : nous avons naturellement de l'affection pour nos associés, de la haine pour nos rivaux.

6. La pauvreté, la bassesse, les mauvais

ſuccès excitent de l'averſion & du mépris ; cependant lorſque ces malheurs ſont fort grands, ou nous ſont repréſentés ſous de vives couleurs, ils produiſent la compaſſion, l'attendriſſement, l'amitié ; comment concilier cette contradiction ? elle n'eſt qu'apparente ; la pauvreté & la miſere, conſidérées en gros, nous font de la peine ; & cela vient d'une eſpece de ſympathie imparfaite qu'elles nous font éprouver : cette peine ſe change en averſion ou en dégoût, parce que ces ſentimens ſe reſſemblent ; mais lorſque nous entrons davantage dans la ſituation des malheureux, lorſque nous commençons à leur ſouhaiter du bien, lorſque nous ſentons le contre-coup de leur triſte ſort, ces diſpoſitions ſe changent en amitié & en bienveillance, affections qui ſont dirigées vers le même but.

7. Le reſpect eſt un mélange d'humilité & d'eſtime ou d'affection ; le mépris un mélange d'orgueil & d'averſion.

Le plaiſir que cauſe la vue du beau, l'appétit ſenſuel, l'amitié ou l'affection, voilà les trois ingrédiens dont réſulte l'amour,

qui unit les deux sexes. On voit sans peine qu'il subsiste une relation étroite entre ces trois choses, & qu'en vertu de cette relation elles dépendent l'une de l'autre. N'y eût-il que ce seul phénomene; il suffiroit pour démontrer la vérité de notre théorie.

IV.

1. On a vu que notre théorie des passions étoit fondée sur un double rapport; celui des idées & celui des sentimens, & sur le secours mutuel que se prêtent ces deux rapports. Voici encore quelques exemples propres à répandre du jour sur ces principes.

2. Les vertus, les talens, les perfections, les biens de la fortune nous donnent de l'amour & de l'estime pour ceux qui les possedent. D'un côté, ces objets excitent une sensation agréable qui a du rapport avec l'amour; & de l'autre ils se rapportent aussi à la personne à qui ils appartiennent: la liaison d'idées facilite la liaison des sentimens, comme nous l'avons prouvé plus haut.

Mais supposons que la personne que nous

aimons nous soit encore unie par les liens du sang, de la patrie ou de l'amitié : il est clair que dans ces cas-là ses perfections ou ses avantages nous inspireront une espece d'orgueil, à cause de cette double relation dont nous avons tant parlé. Premiérement la personne se rapporte à nous, son idée réveille naturellement celle de nous-mêmes : en second lieu ses vertus ou ses prérogatives excitent un sentiment agréable qui se rapporte à l'orgueil. Aussi rien n'est-il plus commun que de voir les hommes s'enorgueillir des bonnes qualités, ou de la haute fortune de leurs amis, & de leurs compatriotes.

3. Mais cet effet n'a pas lieu dans le sens contraire : nous ne passons pas de la vanité à l'affection, comme nous passons de l'affection à la vanité, quoique les relations soient parfaitement les mêmes dans les deux cas : nous n'aimons pas les personnes de notre connoissance à cause de notre mérite, quoique ces personnes se glorifient de notre mérite ; quelle est la raison de cette différence ? la voici. L'imagination se transporte toujours facilement à nous-mêmes des ob-

jets qui nous ſont relatifs : ce paſſage eſt aiſé, tant parce que la relation elle-même le favoriſe, que parce qu'il ſe fait d'un objet éloigné à un objet qui nous touche de près : la premiere de ces circonſtances ſubſiſte à la vérité, lorſque de nous-mêmes nous paſſons aux objets qui ont du rapport avec nous ; mais elle ne peut opérer, parce que la ſeconde manque : & voilà pourquoi l'orgueil ne produit pas ſi facilement l'amour que l'amour produit l'orgueil.

4. Les vertus dont un homme eſt orné, les ſervices qu'il a rendus, les biens dont il jouit nous font, pour l'ordinaire, aimer & conſidérer ceux qui ſont en relation avec lui; le fils de notre ami a droit à notre amitié, les parens d'un grand homme s'eſtiment & ſont eſtimés à ce titre : ici la double relation ſe montre dans toute ſa force.

5. Voici des cas d'un ordre différent, où cependant l'influence de nos principes ſe retrouve. La ſupériorité des autres nous cauſe de l'envie, mais ſeulement lorſqu'elle n'eſt pas trop grande, je veux dire lorſqu'elle eſt telle que nous en approchons

encore : trop de disproportion fait disparoître le rapport des idées ; ou nous ne nous comparons point du tout avec ce qui est à une si grande distance de nous ; ou du moins cette comparaison ne produit que de foibles effets.

Le poëte n'est pas jaloux du philosophe, ni même du poëte qui travaille dans un genre différent, qui est d'une autre nation, qui a vécu dans un autre siecle. Si ces différences n'empêchent pas qu'on se compare ; elles affoiblissent pourtant la comparaison, & par conséquent la passion qui en est le résultat.

Ceci explique encore pourquoi tous les objets que nous nommons grands ou petits, ne le sont que comparativement à des objets de la même espece. Une montagne à côté d'un cheval ne nous fait paroître celui-ci ni plus grand ni plus petit ; tandis qu'en voyant un cheval flamand à côté d'un cheval Italien, l'un nous paroîtra toujours plus grand, & l'autre plus petit que lorsque nous les regardons séparément.

Les historiens ont observé que dans des guerres civiles, ou des divisions factieuses,

chaque parti aime mieux appeller un ennemi étranger dans le pays, au risque même de devenir sa proie, que de se soumettre à des concitoyens. Guicciardin applique cette remarque aux guerres d'Italie, où à proprement parler, il n'y a entre les différens états d'autres relations que des relations de nom, de langue, ou de voisinage; cependant ces relations, jointes à l'idée de supériorité, en rendant la comparaison plus naturelle, la rendent aussi plus odieuse, & font rechercher plutôt une supériorité qui n'implique aucun rapport dont l'influence se fasse moins sentir à l'imagination. Toutes les fois que nous ne pouvons pas détruire la liaison, nous voulons au moins en écarter la supériorité: voilà pourquoi les voyageurs, prodigues de louanges envers les Chinois & les Persans, tâchent de ravaler les nations voisines & rivales de la leur.

6. Les beaux arts fournissent une nouvelle preuve de nos principes. Un auteur qui feroit un livre moitié sérieux & profond, moitié frivole & badin, seroit universellement blâmé; cette bigarrure, contraire à

toutes les regles de l'art & du goût, paroîtroit choquante. Nous ne blâmons point *Prior* pour avoir publié dans le même volume fon *Alma* & fon *Salomon ;* quoique l'une foit dans le genre léger, l'autre dans le genre grave, & que dans l'un & l'autre cet élégant poëte ait également excellé : quand même nous lirions ces deux pieces tout de fuite & fans interruption ; ce changement de paffions ne nous choqueroit gueres ; pourquoi ? c'eft que confidérant ces deux ouvrages comme détachés, nous détruifons tout rapport d'idées entr'eux, & que par conféquent les affections, ne tenant plus enfemble, ne fauroient fe trouver en conflit.

Des figures héroiques & des figures grotefques, raffemblées dans le même tableau, paroîtroient une chofe monftrueufe ; au lieu qu'elles ne choquent point dans des tableaux féparés, quoiqu'ils foient placés dans le même cabinet, & même l'un à côté de l'autre.

7. Il n'eft pas étonnant que ce paffage aifé de l'imagination ait tant d'empire fur toutes nos paffions ; puifque ce paffage eft précifément ce qui conftitue le rapport & la liaifon

des objets. Nous n'avons point de notion d'une liaiſon réelle ; tout ce que nous ſavons, c'eſt que certaines idées ſont aſſociées dans notre eſprit, & que l'imagination paſſe facilement de l'une à l'autre : nous avons vû d'ailleurs que le paſſage qui ſe fait d'idée en idée, & celui qui ſe fait de ſentiment en ſentiment, nous avons vû, dis-je, que ces deux ſortes de paſſage s'entr'aident : d'où l'on peut déja préſumer que ce principe de tranſition doit avoir beaucoup d'influence ſur toutes nos affections, & ſur tous les mouvemens de notre ame : & l'expérience eſt d'accord avec cette théorie.

Pour ne pas répéter les exemples précédens, arrêtons-nous à celui-ci. Je parcours, avec un compagnon de voyage, une contrée où nous ſommes tous deux étrangers : elle nous offre des perſpectives riantes, des routes commodes, des campagnes induſtrieuſement cultivées : cela m'inſpire de la joie, & me met de bonne humeur vis-à-vis de mon compagnon ; mais comme cette contrée n'a du rapport à aucun de nous deux, elle ne peut me donner ni de l'amour propre, ni

de l'estime pour mon ami : l'émotion que je ressens n'est pas une passion dans les formes ; ce ne sont que les saillies d'un heureux tempérament, ou les mouvemens d'un cœur humain & sociable : pour en faire une passion il faut que l'objet qui les fait naître nous touche, l'un ou l'autre, de plus près. Supposons que ce pays dont la vue nous charme soit la patrie d'un de nous deux ; ce nouveau rapport donnera une nouvelle direction au plaisir que nous goûtons ; & le changera, selon les circonstances, en estime ou en vanité. Je ne crois pas que cette spéculation souffre de grandes difficultés.

V.

1. Si par raison on entend, selon la propriété de l'expression, ce jugement de l'homme qui décide du vrai ou du faux ; il me paroît clair comme le jour que la raison ne peut jamais influer elle-même, & comme motif, sur la volonté ; & qu'elle ne le peut que par l'intervention de quelque penchant ou de quelque passion. *Les relations abstraites*

des idées ne ſont pas des objets de volition ; ce ne ſont que des objets de curioſité : & *les choſes de fait*, d'un autre côté, lorſqu'elles ne ſont ni bonnes ni mauvaiſes, lorſquelles ne ſont ſuivies ni de deſir ni d'averſion, nous ſont tout-à-fait indifférentes ; connues ou ignorées, bien ou mal apperçues, nous n'y trouvons aucun motif qui nous excite à agir.

2. Ce que dans un ſens populaire on nomme raiſon, cette raiſon que les docteurs de morale exaltent ſi fort, n'eſt au fond qu'une paſſion moins turbulente que les autres, qui embraſſe un plus grand nombre d'objets, & qui voyant ces objets de plus loin entraîne la volonté par une pente plus douce & moins ſenſible. Cet homme diſons-nous, eſt aſſidu à l'exercice de ſa profeſſion, par un principe de raiſon ; mais ce principe n'eſt autre choſe qu'un deſir tranquille de s'enrichir, & de proſpérer : être juſte par raiſon, c'eſt l'être parce qu'on veut avoir un caractere & une bonne réputation.

3. Ce qui eſt un objet de raiſon, eſt auſſi un objet de paſſion, toutes les fois que nous l'enviſageons de plus près, ou ſous un aſpect

plus avantageux, ou enfin de maniere à lui trouver plus de conformité avec notre conſtitution interne : dans tous ces cas-là, dis-je l'émotion devient plus forte & plus marquée. Je tâche de prévenir un mal qui me menace de loin : c'eſt, dit on, la raiſon qui me fait agir ainſi : je vois un mal qui pend, pour ainſi dire, ſur ma tête; l'averſion, l'horreur, la crainte s'emparent de mon eſprit; ne ſont-ce pas-là des paſſions ?

4. L'erreur la plus commune des métaphyſiciens c'eſt de n'admettre qu'un de ces principes comme principe moteur de la volonté, & de refuſer à l'autre juſqu'à la moindre influence. Les hommes agiſſent ſouvent contre ce qu'ils ſavent être de leur intérêt ; ce n'eſt donc pas toujours le plus grand bien poſſible qui les détermine ; ſouvent auſſi on les voit dompter des paſſions violentes en conſidération d'un bien caché dans l'avenir ; ce n'eſt donc pas la ſeule inquiétude préſente qui les fait ſortir de l'inaction. L'un & l'autre de ces principes agit ſur la volonté : lorſqu'ils ſe trouvent en concurrence, le plus foible cede ;

cede; & le plus foible c'eſt le moins bien aſſorti au caractere général, ou ſeulement à la diſpoſition actuelle : la *force d'eſprit* conſiſte à faire dominer les paſſions calmes ſur les paſſions tumultueuſes ; mais où eſt la vertu qui puiſſe conſtamment réſiſter à la violence & à l'impétuoſité des deſirs & des paſſions ? C'eſt à cauſe de cette variabilité d'humeur qu'il eſt ſi difficile de juger des deſſeins & des actions futures des hommes, & que toutes les fois qu'il y a des motifs ou des paſſions qui ſe contrarient, on riſque de ſe tromper dans ſes conjectures.

V I.

1. Je ferai ici le dénombrement de quelques-unes des circonſtances qui hâtent ou qui rallentiſſent les mouvemens de l'ame, qui augmentent ou qui affoibliſſent le feu des paſſions.

Tout mouvement de l'ame qui accompagne une paſſion, dût-il non-ſeulement en différer, mais y être même contraire par ſa nature, ſe change pourtant aiſément en cette

passion. Il est vrai que sans le double rapport dont, nous avons expliqué la théorie cette union ne sauroit devenir parfaite au point que les passions soient produites l'une par l'autre; cependant il arrive moyennant un seul rapport, & là même où il n'y en a point, il arrive, dis-je, que deux passions dont chacune vient d'une cause séparée, mais existant à la fois dans l'ame, se mêlent & se confondent : la passion dominante absorbe celle qui est plus foible, & la convertit, pour ainsi dire, en sa substance. Lorsque les esprits animaux sont une fois excités, il est facile d'en changer la direction, & il est naturel de penser que la passion dominante doit opérer ce changement : quelques diverses que paroissent deux passions, il y a souvent plus d'affinité entre elles qu'il n'y en a entre l'une des deux, & l'indifférence.

Les défauts & les petits caprices d'une belle, les jalousies & les querelles, si communes en amour, semblent d'abord approcher de la haine & de la colere, & devoir nous causer bien du désagrément; ce sont pourtant là dans un cœur tendrement épris

autant de nouvelles amorces propres à augmenter sa flamme. Quel est l'artifice dont se sert le politique qui veut vous intéresser à un récit ? Il commence par piquer votre curiosité ; & il attend à la satisfaire que vous soyiez au comble de l'impatience ou de l'inquiétude ; ce n'est qu'alors qu'il fait tomber le voile : il sait qu'ainsi il vous amenera à ses fins, & qu'en vous rendant curieux il vous jetera dans la passion qu'il s'est proposé de faire naître en votre ame : il sait que votre curiosité aidera sa narration à produire l'effet qu'il desire qu'elle produise. Un soldat, qui marche au combat, se sent animé de courage & de confiance en pensant à ses camarades ; l'idée des ennemis lui donne de la frayeur : toutes les nouvelles émotions qui résultent de la premiere de ces pensées augmentent son courage ; tandis que les mêmes émotions, en résultant de la seconde, le rendent plus craintif. Voilà pourquoi la discipline militaire exige de l'uniformité, & de la propreté dans les vêtemens, des tailles avantageuses, des évolutions régulieres : l'éclat & la dignité qu'on met dans l'art de la

guerre encourage nos armées & celles de nos alliés ; mais ces mêmes objets, quoique agréables & beaux par eux-mêmes, nous effrayent quand nous les remarquons dans l'armée ennemie.

L'espérance est de sa nature une passion agréable, elle tient à la bienveillance & à l'amitié : avec tout cela elle sert à échauffer la bile, lorsque la colere est la passion dominante de l'ame,

Spes addita suscitat iras.

dit Virgile.

2. Nous venons de voir que deux passions, indépendantes l'une de l'autre, se changent pourtant l'une dans l'autre, lorsqu'elles agissent en même tems. De-là il s'ensuit que toutes les fois que les biens ou les maux, outre le desir & l'aversion, qui en sont les effets naturels, produisent encore une impression particuliere ; cette derniere ajoute au desir ou à l'aversion une nouvelle force, & en augmente l'impétuosité.

3. Cela arrive souvent lorsque l'ame est en proie à des passions contraires ; car il faut

bien observer que cette contrariété cause une nouvelle fermentation dans les esprits, & qu'elle excite plus de désordre que ne feroient deux passions d'égale force, agissantes de concert : la nouvelle émotion se mêle avec son antagoniste ; & souvent elle lui communique un degré de véhémence, qui sans ce choc n'auroit jamais pu avoir lieu. Nous desirons naturellement tout ce qui est défendu, & les actions interdites par les loix sont celles pour lesquelles nous avons le plus de penchant : le souvenir de nos devoirs est souvent trop foible pour surmonter nos passions ; & alors ce combat que nos principes leur livrent les irritent, au lieu de les calmer.

4. Cet effet est le même, soit que l'opposition naisse de motifs intérieurs, soit des obstacles de dehors : dans l'un & l'autre cas la passion augmente : les efforts que nous faisons pour triompher des obstacles agitent les esprits ; la passion en devient plus vive.

5. L'incertitude a les mêmes suites. L'agitation de la pensée qui passe, tour-à-tour, d'un point de vue à l'autre, & la variété des passions qui se succedent mettent le trouble

dans l'eſprit ; & ce trouble tourne au profit de la paſſion dominante.

La ſécurité, au contraire, affoiblit les paſſions : l'ame abandonnée à elle-même tombe dans un état de langueur, ſon feu s'éteint auſſi-tôt que le ſoufle des paſſions ceſſe de le ranimer. Ces raiſons ayant encore lieu dans le déſeſpoir, les effets en ſont les mêmes que ceux de la ſécurité, quoique d'ailleurs ces deux ſituations ſoient diamétralement oppoſées.

6. Il y a un art de déguiſer les choſes qui produit de grandes paſſions : on couvre une partie de l'objet d'une ombre légere, qui en laiſſe entrevoir aſſez pour prévenir en ſa faveur, & qui en cache aſſez pour donner carriere à l'imagination. Deux choſes contribuent ici à accélérer le mouvement des eſprits, & à donner plus de vie à la paſſion ; la premiere c'eſt l'incertitude, compagne inſéparable de l'obſcurité, la ſeconde, l'effort de l'imagination, qui tend à completter une idée qui n'eſt qu'ébauchée.

7. Si les choſes contraires produiſent le même effet, comme nous venons de le re-

marquer par rapport au désespoir & à la sécurité ; la même chose produit aussi des effets contraires. L'absence augmente ou diminue les passions, selon les circonstances dont elle est accompagnée. M. de la Rochefoucault a fort bien observé qu'elle détruit les passions foibles, & renforce les grandes passions, tout comme le vent éteint une bougie, & rend les flammes d'un incendie plus terribles. Une longue absence affoiblit naturellement nos idées, & par-là diminue les passions correspondantes ; mais lorsque ces passions sont assez vives pour subsister par elles-mêmes, les peines de l'absence leur donnent une nouvelle impulsion.

8. Lorsque nous nous appliquons à faire une action, ou à concevoir un objet auquel nous ne sommes pas accoutumés, nous sentons un certain défaut de souplesse dans nos facultés : nos esprits animaux ont de la peine à couler dans cette nouvelle direction ; mais cette peine même les agite ; elle est l'origine de l'admiration, de la surprise, & de toutes les émotions que nous cause la nouveauté : cette difficulté nous procure

une eſpece d'agrément, attaché à tout ce qui anime l'eſprit dans un degré modique; cependant, comme la ſurpriſe nous cauſe des agitations, elle doit, ſelon nos principes, augmenter les peines auſſi bien que les plaiſirs : auſſi cela arrive-t-il : tout ce qui eſt nouveau nous affecte davantage, c'eſt-à-dire plus agréablement, ou plus déſagréablement, qu'il ne devroit le faire : à meſure que nous le revoyons, la nouveauté s'uſe, les paſſions s'appaiſent, le mouvement des eſprits ſe rallentit, & nous le regardons d'un œil plus tranquille.

9. L'imagination eſt bien étroitement unie aux affections; ſa vivacité fait leur force. De-là vient que dans la recherche des plaiſirs nous ſommes plus portés vers ceux qui nous ſont familiers que vers d'autres, beaucoup plus grands, dont nous ne connoiſſons pas bien la nature : c'eſt que nous pouvons nous former une idée nette & déterminée des premiers ; au lieu que des ſeconds, nous ne ſavons autre choſe, ſi ce n'eſt en général que ce ſont des plaiſirs.

Un plaiſir que nous avons goûté depuis

peu, & dont la mémoire eſt récente, fait plus d'impreſſion ſur la volonté qu'un plaiſir dont les traces ſont preſque effacées de notre ſouvenir.

Les plaiſirs aſſortiſſans à notre façon de vivre ſe font deſirer davantage que ceux qui ſont étrangers à notre plan de vie.

Rien n'eſt plus propre à émouvoir les paſſions que cette éloquence qui peint les objets de fortes & de vives couleurs. L'opinion d'autrui, ſi elle eſt ſoutenue de quelque paſſion, a un grand pouvoir ſur notre eſprit : elle fait que nous nous laiſſons dominer par une idée à laquelle ſans cela nous n'aurions peut-être pas fait attention.

Il eſt à remarquer que les paſſions ſont d'autant plus vives que l'imagination eſt plus enflammée. A cet égard, comme à bien d'autres, la force des paſſions dépend pour le moins autant de notre tempérament que de la nature ou de la ſituation des objets.

Ce qui eſt éloigné de nous, ſoit en tems, ſoit en lieu, n'a pas tant d'efficace que ce qui eſt contigu, & dans la proximité.

* * * * * * * *

Je ne prétends pas avoir épuisé mon sujet. Il me suffit d'avoir fait voir que l'origine & le jeu des passions sont assujettis à un mécanisme régulier : & que cette matiere est susceptible d'une analyse aussi exacte que le sont les loix du mouvement, l'optique, l'hydrostatique, & toutes les autres parties de la philosophie naturelle.



DISSERTATION

SUR LA

TRAGÉDIE.



DISSERTATION
SUR LA
TRAGEDIE.

Il ſemble d'abord qu'il ſoit impoſſible de rendre raiſon du plaiſir que goûtent les ſpectateurs d'une belle tragédie : ce plaiſir naît de paſſions qui en elles-mêmes ſont déſagréables, de la triſteſſe, de l'angoiſſe, de la terreur : plus nous ſommes touchés, plus nous ſommes émus ; plus le ſpectacle nous enchante ; & auſſi tôt que ces paſſions ceſſent de nous agiter, la piece eſt finie. Dans le genre tragique on ne ſouffre, tout au plus, qu'une ſcene où regne la joie pure ; encore faut-il que ce ſoit la derniere : s'il y en a d'autres qui offrent une foible lueur de plaiſir, elles ne ſont-là que pour augmenter la douleur

par voie de contraste. Le poëte emploie tout son art à exciter & à entretenir dans nos esprits l'indignation & la pitié, la colere & la terreur : plus il sait nous affliger, plus nous sommes contens, & nous le sommes au plus haut point, lorsque par des larmes, des cris & des sanglots nous pouvons soulager nos cœurs opprimés de compassion & d'attendrissement.

Un phénomene aussi singulier n'a point échappé à ce petit nombre de critiques qui ont eu quelque teinture de philosophie; ils ont tâché d'en découvrir les causes, & de l'expliquer.

L'abbé *Dubos*, dans ses réflexions sur la poësie & la peinture, pose pour base que rien n'est plus désagréable à l'esprit que cette langueur, ce désœuvrement, cette indifférence où il tombe, lorsqu'il est vuide de passions. Pour sortir d'un état qui lui pese si fort, il a recours à tout ce qu'il croit pouvoir l'amuser ou le distraire, au travail, au jeu, aux spectacles les plus sanglans, comme sont par exemple les exécutions, pourvu qu'en lui donnant des passions, ils puissent

détourner ſon attention de lui-même; & il ne lui importe quelles paſſions, qu'elles ſoient déſagréables, triſtes, mélancoliques, déréglées; il les préfere toujours à cette langueur inſipide qui naît du repos & de latranquillité.

On ne ſauroit nier qu'il n'y ait bien des choſes ſatisfaiſantes dans cette explication. Dans une ſale où il y a pluſieurs tables de joueurs, la compagnie s'attroupe autour de celle où l'on joue le plus gros jeu, quand même on y joueroit avec moins d'intelligence qu'aux autres : c'eſt qu'on y voit, ou du moins qu'on s'imagine de voir des paſſions proportionnées à la grandeur du gain ou de la perte : & l'intérêt que l'on y prend, faiſant en quelque maniere reſſentir le contrecoup de ces paſſions, ſert à nous amuſer pendant quelques momens : le tems paſſe plus vîte, & nous nous trouvons ſoulagés de l'ennui qui nous accable dans la ſolitude.

Les menteurs de profeſſions outrent tout, les événemens ſiniſtres auſſi bien que les événemens heureux : toutes ſortes de périls, de ſouffrance, de miſere, de maladie, de mort, d'aſſaſſinat, de cruauté, de

même que la joie, la beauté, la bonne humeur, la magnificence, tout cela, dis-je, grossit dans les récits qu'ils en font, & devient, en passant par leur bouche, plus important qu'il n'étoit en effet. Par ce secret, quelque absurde qu'il soit, ils brillent dans les cercles; ils fixent l'attention des assistans; le merveilleux dont ils brodent leurs contes attache ceux qui les écoutent, en communiquant à leurs ames les passions ou les mouvemens qu'il est en droit de produire.

Cette solution est donc très-ingénieuse; cependant elle laisse quelque chose à desirer: on ne peut l'appliquer, dans toute son étendue au sujet que nous traitons; voici en quoi consiste la difficulté. Les malheurs dont la représentation nous charme dans la tragédie, s'ils arrivoient en effet sous nos yeux, nous causeroient une affliction vraie & très-sensible; cependant c'est alors qu'ils sembleroient devoir être le remede le plus efficace contre l'indolence & la langueur. Il paroît que M. de Fontenelle ait senti cette difficulté : il s'y prend d'une autre façon pour expliquer ce phénomene; ou du moins il ajoute

ajoute à la théorie de l'abbé Dubos ce qu'il croit nécessaire pour la perfectionner.

« Le plaisir & la douleur, dit-il, qui sont » deux sentimens si différens, ne different » pas beaucoup dans leur cause. Il paroît par » l'exemple du chatouillement que le mou- » vement du plaisir, poussé un peu trop loin, » devient douleur, & que le mouvement de » la douleur, un peu modéré, devient plaisir. » De-là vient encore qu'il y a une tristesse » douce & agréable, c'est une douleur af- » foiblie, & diminuée. Le cœur aime na- » turellement à être remué, ainsi les objets » tristes lui conviennent, & même les ob- » jets douloureux, pourvu que quelque » chose les adoucisse. Il est certain qu'au » théâtre la représentation fait presque l'ef- » fet de la réalité; mais enfin elle ne le fait » pas entiérement; quelque entraîné que » l'on soit par la force du spectacle, quel- » que empire que l'imagination & les sens » prennent sur la raison, il reste toujours au » fond de l'esprit je ne sais quelle idée de la » fausseté de ce qu'on voit. Cette idée, quoi- » que foible & enveloppée, suffit pour

» diminuer la douleur de voir souffrir quel- » qu'un que l'on aime, & pour réduire cette » douleur au degré où elle commence à se » changer en plaisir. On pleure les malheurs » d'un héros à qui l'on s'est affectionné, & » dans le même moment on s'en console, » parce qu'on sait que c'est une fiction ; & » c'est justement de ce mélange de senti- » mens que se compose une douleur agréa- » ble, & des larmes qui font plaisir. De » plus, comme cette affliction qui est causée » par l'impression des objets sensibles & ex- » térieurs est plus forte que la consolation » qui ne part que d'une réflexion inté- » rieure, ce sont les effets & les marques » de la douleur qui doivent dominer dans » ce composé. » (1).

Cette solution paroît juste & convaincante; & avec tout cela il lui manque peut être encore quelque chose pour épuiser le phénomene. Les passions que l'éloquence excite, tout comme celles qui naissent de la peinture & de la représentation théâtrale, ont un agré-

(1) *Réflexions sur la poétique* §. XXXVI.

ment infini ; les épilogues de Cicéron, ſurtout, font les délices de tout lecteur qui a du goût & de l'intelligence, il y en a qu'on ne lira guere, ſans ſe ſentir ému juſques au fond du cœur : le ſuccès de cet orateur dans cette partie de ſes harangues fait aſſurément ſon principal mérite : jamais les juges, ou ceux qui compoſoient ſon auditoire ne goûtoient plus de plaiſir que lorſque les larmes couloient de tous les yeux : & jamais l'orateur n'étoit plus applaudi que lorſqu'il les faiſoit couler. La deſcription pathétique du maſſacre des capitaines de Sicile, ordonné par Verres, eſt un chef-d'œuvre dans ce genre ; mais perſonne penſeroit-il qu'il eût pris plaiſir à aſſiſter à une ſcene auſſi horrible ? Cependant on ne ſauroit dire que la triſteſſe ſoit ici adoucie par la fiction : tous les auditeurs étoient convaincus de l'exacte vérité de l'événement, avec toutes ces circonſtances. Qu'eſt-ce donc qui tire ici, pour ainſi parler, le plaiſir qui conſerve tous les traits & tous les ſymptômes de la plus profonde affliction.

Je réponds que cet effet qui paroît ſi extraordinaire eſt dû à l'éloquence même qui

peint, avec tant de vérité, cette ſcene d'horreur : le génie qui ſait animer un pareil tableau, l'art qui raſſemble tous les traits touchans, le jugement qui les met chacun à ſa place, l'exercice, dis-je, de tous ces ſublimes talens, joint à la force de l'expreſſion, & à la cadence harmonieuſe des nombres oratoires, voilà ce qui charme les auditeurs, & les pénetre des ſentimens les plus délicieux: non-ſeulement les paſſions triſtes ſont effacées & détruites par des paſſions contraires ; elles deviennent elles-mêmes agréables, & concourent à groſſir, pour ainſi dire, la maſſe du plaiſir que l'éloquence fait naître. La même énergie déployée dans un ſujet qui n'intéreſſe point ne plaîroit pas la moitié autant, ou plutôt paroîtroit ridicule ; notre ame, demeurant dans le calme de l'indifférence, ne trouveroit plus de goût aux beautés de ces images & de ces expreſſions, qui ſoutenues de quelque paſſion nous procure un plaiſir ſi exquis. Le ſentiment du beau donne une nouvelle direction aux mouvemens impétueux de la triſteſſe, de la pitié, & de la colere : il s'empare de toute la capacité de l'ame, il

domine ſur toutes ſes émotions, il les convertit en ſa propre nature, ou du moins leur en donne une teinte aſſez forte pour changer entiérement la leur. L'ame étant tout à la fois agitée par la paſſion, & tranſportée par l'éloquence, ces deux impreſſions ſe confondent en une, qui eſt délicieuſe.

Le même principe a lieu dans la tragédie : à quoi nous pouvons ajouter que la tragédie eſt une imitation ; & que toute imitation plaît par elle-même. Cela contribue, ſans doute, à ôter aux paſſions ce qu'elles ont de triſte, en ſorte que ſur le tout il ne reſte qu'un ſentiment uniforme, une jouiſſance agréable. Les objets les plus triſtes & les plus terribles nous plaiſent ſur la toile, & même davantage que les plus beaux objets qui n'ont rien d'intéreſſant (1). Le mouve-

(1) Les peintres expriment la triſteſſe & la douleur, auſſi-bien que les autres paſſions ; mais ſans y appuyer autant que les poëtes : ceux-ci, au contraire, quoiqu'ils copient tous les mouvemens de l'ame, paſſent fort légérement ſur les ſenſations agréables. Le peintre ne repréſente qu'un inſtant, & s'il peut le remplir de paſſion, il eſt ſûr de plaire au ſpectateur ; au-lieu que pour varier les ſcenes, les intrigues, les ſenti-

ment que la paſſion imprime à l'ame lui communique un feu, une activité, une véhémence extraordinaire; enfin, par la force de l'impreſſion dominante, tout cela ſe transforme en plaiſir. Ce n'eſt donc pas ſimplement en diminuant & en affoibliſſant la triſteſſe que les fictions tragiques temperent les paſſions; cela ſe fait plutôt par l'infuſion d'un nouveau ſentiment, ſi l'on me permet cette façon de parler. On peut affoiblir par degré une douleur réelle juſqu'à la faire ceſſer; cependant dans aucune de ſes dégradations vous ne ſentirez du plaiſir, à moins que ce ne ſoit par accident, comme il arriveroit, par exemple, à un homme plongé dans une léthargique indolence lorſqu'il viendroit à ſortir de cet état.

Pour confirmer cette théorie, il ſuffira de produire d'autres exemples, par leſquels on puiſſe voir que les paſſions ſubordonnées ſe changent en la paſſion dominante, ou lui

---

mens, le poëte n'a d'autre reſſource que d'employer la triſteſſe, l'angoiſſe, la terreur; une joie complette produiſant le repos & la ſécurité, l'action ceſſe & l'intérêt s'éteint.

prêtent de nouvelles forces, lors même qu'elles sont d'une nature différente, & souvent, lorsqu'elles sont d'une nature contraire.

La nouveauté nous attire; & nous rend attentifs : les mouvemens qu'elle excite se changent toujours en une passion relative à l'objet qui est nouveau, & transmettent à cet objet toute leur activité. Qu'un événement fasse naître la joie ou la tristesse, l'orgueil ou la honte, la bienveillance ou le ressentiment : ces émotions seront toujours d'autant plus vives que cet événement sera plus nouveau ou plus rare; & quoique la nouveauté soit agréable par elle-même; l'on voit pourtant qu'elle augmente nos peines aussi bien que nos plaisirs.

Votre dessein est-il de m'émouvoir par le récit de quelque aventure? n'allez pas d'abord m'en montrer le dénouement : attendez que ma curiosité soit piquée : impatientez-moi pendant quelque tems. C'est l'artifice dont se sert *Jago* dans la fameuse scene du *Maure de Venise* : On ne sauroit voir ce spec-

tacle, ſans remarquer combien l'impatience d'*Othello* augmente ſa jalouſie : on y voit, pour ainſi dire, à l'œil, la paſſion ſubalterne ſe transformer dans la paſſion principale.

Les obſtacles irritent les paſſions, de quelque genre qu'elles puiſſent être ; c'eſt qu'ils attirent notre attention, font mouvoir nos forces actives, & par-là produiſent des efforts qui favoriſent le jeu de la paſſion dominante.

Les peres & les meres ont ordinairement une prédilection marquée pour celui de leurs enfans dont le tempérament foible & les infirmités leur ont cauſé le plus d'inquiétude, & leur ont rendu ſon éducation plus pénible. Le ſentiment de la peine renforce ici l'affection, qui eſt un ſentiment agréable.

Il n'y a rien qui nous rende nos amis ſi chers que le riſque de les perdre. Le plaiſir de vivre avec eux eſt bien moins puiſſant à cet égard que l'appréhenſion de leur mort.

La jalouſie eſt une paſſion déſagréable ; & cependant l'amour, qui eſt un plaiſir, ne ſauroit gueres s'en paſſer, ou du moins ne

ſauroit être bien vif ſans en être accompagné. Tous les amans ſe plaignent des tourmens de l'abſence ; & avec tout cela les petites abſences ſont ce qu'il y a de plus favorable pour l'amour ; ſi les longues y nuiſent ce n'eſt que parce que le tems nous y accoutume, & nous apprend à les ſupporter. La jalouſie & l'abſence compoſent en amour ce que les Italiens nomment le *dolce piccante*, en quoi, ſelon eux, conſiſte l'eſſence du plaiſir.

L'aîné des Plines a fait une obſervation, très-belle & très-délicate, qui répand un jour merveilleux ſur mon principe. *C'eſt*, dit-il, *une choſe remarquable que les derniers ouvrages des célebres artiſtes, que la mort les empêcha de finir, ſont ceux dont on fait le plus de cas. Tels ſont, par exemple*, l'Iris d'Ariſtide ; *les* Tyndarides *de* Nicomaque, *la* Médée *de* Timomaque, *& la* Vénus d'Apelle, *que l'on met bien au-deſſus de leurs productions les plus parfaites. On étudie ſoigneuſement les traits ébauchés, & les idées à demi exécutées ; enfin, ce qui ajoute au plaiſir, c'eſt le regret même que nous donnons*

a ces mains habiles que la mort à flétries ; dans le tems qu'elles travailloient à ces chef-d'œuvres (1).

Ces exemples dont on pourroit considérablement augmenter le nombre, nous donnent quelque notion des analogies que la nature observe : nous voyons à présent que ce que nous avions d'abord pris pour un grand paradoxe ne l'est point ; & qu'il n'y a rien de si extraordinaire dans cette espece de plaisir que la poésie, l'éloquence, & la musique savent tirer de la douleur, de la tristesse, de l'indignation & de la pitié. Les

(1) *Illud vero perquàm rarum ac memoriâ dignum, etiam suprema opera artificum, imperfectasque tabulas, sicut Irin Aristidis, Tyndaridas Nicomachi, Medeam Timomachi, & quam diximus, Venerem Apellis in majori admiratione esse quam perfecta. Quippe in iis lineamenta reliqua, ipsaque cogitationes artificum spectantur, atque in lenocinio commendationis dolor est manûs, cum id ageret, extinctæ.* L. XXXV. cap. 11.

images fortes, les expressions énergiques, un discours bien cadencé, une belle imitation, chacune de ces choses a son agrément propre : lorsque tous ces agrémens se réunissent dans un objet qui tient à quelque passion subordonnée, ils l'absorbent, la forcent à changer de nature & à grossir la somme totale du plaisir. Cette passion seroit peut-être douloureuse si elle naissoit toute seule; mais ici les charmes des beaux arts en ont émoussé la pointe; ce n'est plus que mollesse, douceur, volupté.

Pour mieux s'en convaincre on n'a qu'à remarquer les cas où le mouvement des passions domine sur celui de l'imagination; on verra qu'il arrive précisément le contraire : le second de ses mouvemens, étant alors subordonné au premier, se change en sa nature, & concourt à augmenter la peine & l'affliction que celui-ci a fait naître.

Croiroit-on que ce fût un bon moyen de consoler un pere affligé de la mort d'un fils tendrement chéri, que de lui exagérer, avec beaucoup d'éloquence, la grandeur de sa

perte ? Tout au contraire, plus vous mettez de l'imagination & du pathétique dans votre discours, plus vous augmentez sa douleur & son désespoir.

On ne sauroit douter que la honte, la confusion, la terreur, & par conséquent les peines ne soient devenues plus grandes dans l'esprit de Verrès, à mesure que Cicéron, qui haranguoit contre lui, s'animoit davantage, & mettoit plus de véhémence & de chaleur dans son discours : ces passions qui agitoient le coupable étoient trop fortes pour que les beautés de l'élocution eussent pû les détruire : elles étoient produites & entretenues par le même principe qui dans les autres auditeurs excitoit la sympathie, la pitié, l'indignation; mais ce principe agissoit sur lui dans un sens contraire ; la même éloquence qui charmoit les assistans, anéantissoit Verrès.

Mylord Clarendon, lorsque dans son histoire il en vient à la catastrophe du parti royal, s'imaginant que cette narration ne pouvoit être qu'infiniment désagréable, passe

ſur la mort du roi, ſans en toucher la moindre circonſtance : cette ſcene lui paroît trop affreuſe pour pouvoir être goûtée dans la deſcription, & même pour pouvoir être rappellée ſans cauſer de l'averſion & de la douleur. C'eſt que lui-même, & ceux qui pouvoient le lire de ſon tems, avoient trop de part à ces événemens pour s'en reſſouvenir ſans peine & ſans répugnance ; au lieu que dans d'autres tems & l'hiſtorien & le lecteur regarderoient cette époque de l'hiſtoire d'Angleterre comme la plus intéreſſante, & par conſéquent comme la plus agréable.

L'action qui fait le ſujet d'une tragédie peut être trop ſanglante & trop atroce ; elle peut inſpirer une telle horreur qu'il ne ſera plus poſſible de la transformer en un ſentiment agréable : alors la force de la diction, & la vivacité du coloris ne ſervent qu'à augmenter le déſagrément : on en voit l'exemple dans un de nos drames qui a pour titre *la Belle Mere ambitieuſe* ; Un vénérable vieillard, dans un accès violent de fureur & de déſeſpoir, ſe briſe la tête contre une colonne, & la ſouille

de sa cervelle mêlée avec son sang. Le théâtre Anglois n'offre que trop de ces dégoûtantes images.

Il n'y a pas jusques aux sentimens les plus communs de pitié qui pour donner une satisfaction complette ne demandent à être tempérés par quelque affection agréable. Les plaintes & les gémissemens de la vertu oprimée, le triomphe de la tyrannie & du vice forment un spectacle qui déplaît, & que tous les grands maîtres de l'art dramatique ont soin d'éviter. Pour renvoyer les spectateurs satisfaits, il faut que la vertu se change en un noble désespoir, ou que le vice soit puni.

En jugeant les peintres d'après cette regle, il se trouvera que la plupart d'entr'eux ont mal réussi dans le choix de leurs sujets; travaillant pour les églises & les monasteres, ils se sont principalement exercés sur des scenes horribles, comme sont les martyres & les crucifixions : on ne voit dans leurs tableaux que tourmens, plaies, exécutions, en un mot que des souffrances passives, sans actions & sans sentiment. Détournent-

ils le pinceau de cette mythologie ſpirituelle ? c'eſt pour peindre les fables d'Ovide : ces ſujets, il eſt vrai, ne manquent pas de paſſion, & ſont aſſez gracieux ; mais à peine ſont ils aſſez naturels, ou aſſez vraiſemblables pour ſe ſoutenir ſur la toile.

Ce n'eſt pas ſeulement dans la poéſie & dans l'art oratoire que ſe découvrent ces effets de l'inverſion de notre principe ; l'on en voit des traces dans la vie ordinaire des hommes. Par-tout où la paſſion ſubordonnée vient à ſe changer en paſſion dominante, elle engloutit le ſentiment qu'elle nourriſſoit & fortifioit. Trop de jalouſie étouffe l'amour : trop de difficulté nous refroidit : trop d'infirmité & de maladie dans un enfant dégoûte ſes parens, ſur-tout s'ils ont plus d'amour propre que de tendreſſe.

Qu'y a-t-il de plus déplaiſant que ces contes ſombres, funeſtes & déſaſtreux, dont les perſonnes mélancoliques entretiennent ſans ceſſe ceux qui les approchent ? La paſſion déſagréable, ſe trouvant ici toute ſeule, ſans être mitigée ni par l'eſprit, ni par le génie,

ni par l'éloquence, il n'en résulte qu'un déplaisir tout pur, que rien n'est capable de tourner en satisfaction.



DISSERTATION

DISSERTATION

SUR LA

REGLE DU GOUT.



DISSERTATION
SUR LA
REGLE DU GOUT.

Il n'y a perſonne qui ne ſache par expérience que les goûts ſont différens, auſſi bien que les opinions : il ne faut ni de grandes lumieres, ni un grand uſage du monde pour s'appercevoir de cette difference : il n'y a point d'eſprit ſi borné qui ne la remarque dans le cercle étroit de ſes liaiſons; car elle ſe fait déja ſentir entre des hommes qui vivent ſous le même gouvernement, & qui dès leur tendre enfance ont été imbus des mêmes préjugés. Ceux, qui ſont en état d'étendre la vue juſqu'aux tems paſſés, & aux nations reculées, ſont encore bien plus frappés de ce contraſte. Nous donnons le

nom de barbare à tout ce qui s'éloigne de notre goût & de notre façon de penſer ; mais on nous le renvoye : il n'y a point d'eſprit ſi ſuffiſant qu'une ſuffiſance égale à la ſienne ne puiſſe démonter, & qui en voyant tant de ſentimens oppoſés les uns aux autres, ne penſe au moins quelquefois que le tort pourroit bien être de ſon côté.

Si cette variété des goûts ſe fait déja remarquer aux eſprits qui ne ſont pas des plus clairvoyans ; celui qui ſe donne la peine de l'approfondir la trouvera encore bien plus grande & bien plus réelle qu'elle ne le paroît. Dans les diſcuſſions ſur la beauté & la laideur, il arrive ſouvent que l'on ſe ſert des mêmes expreſſions générales ſans être du même ſentiment. Il y a dans chaque langue certains termes d'approbation & de blâme, dont tous ceux qui la parlent doivent ſe ſervir dans le même ſens. S'agit-il de ſavoir en quoi conſiſte la beauté d'une compoſition ? tout le monde s'accorde à louer l'élégance, l'uſage des mots propres, la ſimplicité du ſtyle, & les penſées ſpirituelles ; les phraſes ampoulées, l'affectation, la froideur & le faux

brillant ſont généralement blâmés. En vient-on au détail ? Cette uniformité apparente s'évanouit, il ſe trouve qu'on n'avoit pas attaché la même ſignification aux mêmes termes. Dans les matieres de ſcience, & dans toutes celles qui ſont du reſſort de l'opinion, c'eſt, précisément le contraire, le fond de la controverſe eſt plutôt dans les propoſitions générales que dans les particulieres, & la différence eſt le plus ſouvent imaginaire : auſſitôt qu'on s'explique, la diſpute finit, & l'on s'étonne que l'on ait pu ſe quereller ſur des ſujets ſur leſquels on penſoit la même choſe.

Ceux qui placent le fondement de la morale dans le ſentiment, plutôt que dans la raiſon, y appliquent la premiere des obſervations que nous venons de faire ; ils croyent que ſur toutes les queſtions qui regardent la conduite & les mœurs, les hommes ſont en effet plus partagés qu'ils ne le paroiſſent. Il eſt vrai que les écrivains de tous les tems & de toutes les nations s'accordent à faire l'éloge de la juſtice, de l'humanité, de la grandeur d'ame, de la prudence & de l'attachement à la vérité ; les poëtes & les au-

teurs agréables ne font point ici d'exception: depuis Homere jusqu'à l'archevêque de Cambrai, ils débitent tous les mêmes maximes, ils recommandent tous les mêmes vertus; & leur blâme tombe sur les mêmes vices. On attribue, pour l'ordinaire, ce consentement universel à la raison qui dicte les mêmes préceptes à tous les hommes, & prévient toutes ces disputes auxquelles les sciences abstraites sont si fort exposées. Cette explication est satisfaisante en tant que ce consentement a lieu en effet; mais il faut convenir aussi qu'il n'existe souvent qu'en apparence, & que le langage nous fait illusion. Dans toutes les langues une idée honorable est attachée au mot de *vertu* & à ses synonymes, & une idée de blâme à celui de *vice*: on ne sauroit, sans une impropriété révoltante, joindre la notion de reproche à un terme que l'usage autorise à signifier une louange, ni prendre, ou employer comme une louange une expression que l'idiome a destiné pour dénoter un reproche. Quand Homere débite des préceptes généraux, tout le monde tombe d'accord de leur vérité; il

n'en eſt pas de même lorſqu'il peint des mœurs perſonnelles : il y a dans le courage d'Achille une férocité, dans la prudence d'Ulyſſe une duplicité, qu'aſſurément Fenélon n'auroit jamais attribuée à ſes héros. Le ſage Ulyſſe du poëte grec eſt un menteur de profeſſion & d'inclination, qui ſouvent ne ment que pour mentir; au-lieu que dans le poëme françois ſon fils pouſſe le ſcrupule juſqu'à ſubir les plus grands périls, plutôt que de ſe départir de la plus exacte vérité.

Les partiſans & les admirateurs de l'alcoran font ſonner bien haut l'excellence de la morale répandue dans cette barbare production; mais il faut croire que les mots arabes qui ſont rendus en françois par équité, juſtice, tempérance, douceur, charité, ſont de nature à être toujours employés dans un bon ſens : ç'eût été trahir ſon ignorance que de les traduire autrement, & ç'eût été une faute groſſiere, non contre les mœurs, mais contre la langue, que de leur aſſocier des épithetes qui n'euſſent pas exprimé une approbation. Voulez-vous ſavoir ſi les principes du prétendu prophete ont été juſtes &

conformes à la ſaine morale ? Suivez-le dans ſa narration : vous le verrez décorer des plus grands éloges des traits d'inhumanité, de trahiſon, de cruauté, de vengeance & de bigoterie, qui ne ſauroient être tolérés dans aucune ſociété, pour peu qu'elle ſoit policée : point de regle fixe de droit ; ſi une action eſt louée ou blâmée, ce n'eſt qu'autant qu'elle eſt favorable ou contraire aux intérêts des vrais croyans.

En vérité c'eſt un mérite bien mince que celui de débiter les loix générales de la ſcience des mœurs. Quelle vertu me recommanderez-vous qui ne porte déja ſa recommandation avec elle dans le mot même qui ſert à la déſigner ? Celui qui inventa le terme de *modeſtie*, & s'en ſervit le premier pour dénoter une choſe louable, prêcha avec plus de clarté & de force le précepte qui dit *ſois modeſte*, que ne le peut faire un légiſlateur ou un prophete. De toutes les expreſſions, celles qui outre leur ſens propre, marquent encore un certain degré de louange ou de blâme, ſont les moins ſujettes à être perverties ou mal entendues.

Il est bien naturel de chercher la *regle du goût*, je dis une regle au moyen de laquelle nous puissions concilier les divers sentimens des hommes, ou du moins décider entre ces sentimens, & savoir lequel il faut condamner.

Il est une philosophie qui nous ôte toute espérance de réussir dans cette recherche, & qui range la *regle du goût* dans la classe des découvertes impossibles. Il y a une énorme différence, vous diront ces philosophes, entre le jugement & la sensation : toute sensation est telle qu'elle doit être ; ne se rapportant qu'à elle-même, elle a toujours la réalité que nous y appercevons : il n'en est pas de même des déterminations de l'entendement, il s'en faut bien qu'elles ne soient toutes ce qu'elles devroient être; comme elles sont relatives aux choses de dehors, je veux dire à des choses réelles, à des choses de fait, il arrive souvent qu'elles ne répondent pas à leur archétype. De mille opinions différentes que l'on forme sur le même sujet, il ne peut y en avoir qu'une qui soit vraie, la difficulté c'est de la trouver; mais quand

un même objet exciteroit mille ſenſations diverſes, elles ſeroient toutes exactement ce qu'il faudroit qu'elles fuſſent: la ſenſation ne repréſente jamais ce qui exiſte réellement dans l'objet; elle ne marque qu'un rapport entre l'objet & nos organes ou nos facultés; & ce rapport a indubitablement lieu, puiſque s'il n'avoit pas lieu la ſenſation n'exiſteroit pas. La beauté n'eſt pas une qualité inhérente dans les choſes; elle n'eſt que dans l'ame qui les contemple; & chaque ame voit une beauté différente; il ſe peut même que ce que l'un trouve beau, l'autre le trouve laid; & à cet égard nous devons tous nous en tenir à notre façon de ſentir, ſans prétendre que les autres ſentent comme nous. Il n'eſt pas plus raiſonnable de chercher la beauté ou la laideur réelle, que de chercher le doux ou l'amer réel: le même objet peut être doux & amer, ſuivant la diſpoſition des organes, & rien n'eſt plus vrai que le proverbe qui dit que l'on ne doit point diſputer des goûts, ce qu'il faut abſolument entendre du goût ſpirituel, auſſi-bien que du corporel: ainſi, une fois au

moins, le ſens commun s'accorde avec la philoſophie ſceptique, avec laquelle il eſt ſi ſouvent en contraſte.

Cependant, quoique cet axiome ait paſſé en proverbe, & ſemble par-là avoir acquis la ſanction du ſens commun; il y a certainement une eſpece de ſens commun qui lui eſt contraire, ou du moins qui le modifie & le reſtraint. Si quelqu'un, pour le génie & pour l'élégance, vouloit égaler Ogilby à Milton, ou Bunyan à Addiſſon, il paſſeroit pour auſſi extravagant que s'il vouloit comparer une taupiniere au Pic de Ténériffe, ou un vivier à l'océan: je ne nie pas qu'il ne puiſſe y avoir des lecteurs qui donnent la préférence aux premiers de ces écrivains; mais leur jugement n'eſt d'aucun poids, & nous n'héſitons pas un moment de le traiter d'abſurde & de ridicule: alors nous oublions tout-à-fait le principe de l'égalité naturelle des goûts; nous n'admettons ce principe que lorſque les objets nous paroiſſent à-peu-près égaux; mais lorſque la diſproportion eſt ſi frappante, nous le regardons comme un paradoxe, ou plutôt comme une abſurdité palpable.

Il eſt évident qu'aucune des loix que l'on obſerve dans la compoſition, n'a pu être découverte en raiſonnant *a priori* : ces loix ne ſont point de ces conſéquences abſtraites que l'entendement tire des rapports éternels & immuables des idées; leur fondement eſt le même que celui de toutes les ſciences pratiques, l'expérience; ce ne ſont que des obſervations générales ſur ce qui a plu dans tous les ſiecles, & dans tous les pays. Pluſieurs des beautés de la poéſie, & même de l'éloquence, empruntent leur éclat de la fiction, de l'hyperbole, de la métaphore, de phraſes détournées de leur ſignification naturelle: gardez-vous bien de réprimer ces ſaillies de l'imagination, en réduiſant chaque terme à la vérité & à l'exactitude qui regnent dans les livres des géometres; ce ſeroit pécher contre les premiers préceptes de l'art critique, ces ſortes d'ouvrages ſont univerſellement ſifflés comme mauſſades & inſipides. Mais quoique la poéſie ne puiſſe s'aſſujettir à la vérité rigoureuſe, elle a pourtant ſes regles, que le génie découvre, ou que l'obſervation enſeigne : ſi

des écrivains, qui les négligeoient, ont su plaire, ce n'est pas à cause de leur négligence ; c'est malgré elle : ils la rachetoient par d'autres beautés, plus conformes aux regles de l'art, & qui donnant un plaisir supérieur au dégoût que les défauts pouvoient faire naître, les effaçoient pour ainsi dire, & les faisoient évanouir. Si l'Arioste nous charme, ce n'est ni par ses fables monstrueuses, & destituées de toute vraisemblance, ni par le mélange bizarre du style sérieux avec le style comique, ni par ses contes décousus, & par ses perpétuelles interruptions ; c'est par la force & par la clarté du style, par la variété des images, par la peinture naturelle des passions, sur-tout des passions gaies & de celle de l'amour : si les fautes où il tombe nous gâtent un peu le plaisir de cette lecture, elles ne sauroient le détruire. Mais dût ce plaisir résulter des parties de son poëme que nous jugeons défectueuses ; cela ne feroit pas une objection contre la critique en général, mais seulement contre ces regles particulieres, qui nous feroient regarder comme vicieux ce qui ne l'est pas : si ces endroits nous

plaisent, ils ne sauroient être vicieux, ils ne le seroient pas même en supposant que la satisfaction qu'ils nous donnent fût tout-à-fait inattendue, & que l'on fût hors d'état de dire pourquoi ils plaisent.

Si je dis que toutes les regles générales sont fondées dans l'expérience, & dans les observations qui ont été faites sur les sentimens communs aux hommes, & affectées à la nature humaine; ce n'est pas qu'il faille s'imaginer que le sentiment de tous les hommes doive, dans tous les cas, s'accorder avec les regles. Ces sortes d'émotions de l'esprit sont d'une nature bien subtile & bien délicate; pour les faire naître & agir avec facilité, avec précision, & d'une maniere conforme aux principes généraux, il faut un concours de plusieurs circonstances favorables; le moindre obstacle au dehors, le moindre désordre au-dedans, dérange ces petits ressorts, & trouble le mouvement de la machine entiere. Si nous voulions faire une expérience de ce genre; si nous voulions, dis-je, éprouver, dans un cas particulier, le pouvoir qu'auroit sur nous la beauté ou la

laideur, il faudroit avoir grand ſoin de choiſir le tems & le lieu propre, & de monter l'imagination ſur un ton convenable: la parfaite ſérénité d'eſprit, le recueillement, l'attention; ſi un ſeul de ces points nous manque, l'expérience eſt trompeuſe, & nous ne portons que de faux jugemens ſur la beauté univerſelle; au moins la relation que la nature a établie entre la forme des objets & le ſentiment, devient plus obſcure, &, pour être diſcernée, demande une diſcuſſion plus exacte: ſi nous en obſervons encore l'influence, ce n'eſt pas que chaque beau trait produiſe en nous un effet diſtinctement marqué; nous ſommes alors entraînés par l'admiration générale & conſtante, accordées à ces ouvrages, que nous voyons ſurvivre aux caprices de la mode, & triompher de tous les efforts de l'ignorance & de l'envie.

Le même Homere qui charma, il y a deux mille ans, Athenes & Rome, eſt encore admiré à Londres & à Paris; les changemens de climat, de gouvernement, de religion & de langage, n'ont pu ternir ſa

gloire. La cabale ou le préjugé peuvent, pendant un tems, mettre en vogue un mauvais poëte, ou un mauvais orateur; mais sa réputation ne sera ni universelle ni durable; l'œil critique de la postérité, ou même de ses contemporains qui sont d'une autre nation, éclairera ses ouvrages; aussi-tôt l'enchantement se dissipe, ses défauts paroissent dans tout leur jour. Les productions du vrai génie ont un sort tout opposé: plus elles durent, plus elles sont répandues, plus aussi elles sont sincérement admirées. L'envie & la jalousie dominent dans les cercles étroits; la familiarité même dans laquelle nous vivons avec un auteur, peut diminuer l'estime que nous devons à ses ouvrages; mais ces obstacles n'ont pas plutôt disparu, que les beautés dont ces ouvrages brillent, beautés faites pour donner un plaisir immédiat, reprennent leur ascendant sur tous les esprits, & le maintiennent dans tous les siecles.

Il paroît donc, que malgré toutes les variations & tous les caprices du goût, il y a des principes certains d'approbation & de blâme, dont

dont un esprit curieux & attentif peut suivre les opérations. Certaines formes, certaines qualités sont faites pour plaire ou pour déplaire, en vertu de leur nature & de ce qui les constitue: s'il arrive qu'elles manquent leur effet, cela ne vient que de l'imperfection de l'organe qui en reçoit l'impression: un homme qui a la fievre, ne prétendra pas que pour juger des saveurs on s'en rapporte à son palais; celui qui a la jaunisse ne s'arrogera point de décider des couleurs. Il y a, pour toutes les créatures, un état de santé, & un état malade, & la regle du goût ne regarde que le premier. Le consentement unanime des hommes, dont les organes sont en bon état, nous fournit l'idée de la beauté parfaite & universelle: c'est ainsi que nous nommons la vraie couleur, ou la couleur réelle d'un objet, celle qu'une vue bien constituée apperçoit dans cet objet exposé au grand jour: quoique nous n'ignorions pas que les couleurs ne sont que des apparences & des phénomenes sensibles.

Les organes intérieurs sont sujets à bien des défauts, qui détournent, ou du

moins qui affoibliſſent l'influence de ces principes généraux dont dépendent les ſentimens du beau & du difforme. S'il y a des objets qui, en vertu de la conſtitution de notre eſprit, ſont deſtinés à nous affecter agréablement; ce n'eſt pas à dire que chaque individu en ſera affecté de cette maniere : il y a des ſituations dans leſquelles ces objets renvoient une fauſſe lueur, ou bien ne portent pas dans l'imagination l'impreſſion qu'ils devroient y porter.

Ce qui empêche bien des perſonnes d'avoir le vrai ſentiment du beau, c'eſt qu'il leur manque cette délicateſſe, qui ſeule peut nous rendre ſenſibles aux plus ſubtiles émotions. Cette délicateſſe, tout le monde prétend l'avoir; chacun en parle, chacun voudroit ériger ſon goût particulier en regle du goût; mais comme dans cette Diſſertation nous nous ſommes propoſé de nous ſervir de lumieres de l'entendement pour éclaircir des matieres qui regardent le goût, il ſera néceſſaire de chercher une définition plus exacte de la délicateſſe, qu'on n'en a donné juſqu'ici. Pour ne pas puiſer dans des ſour-

ces trop profondes, nous aurons recours à un événement très-connu, tiré des aventures de Don-Quichotte.

Ce n'eſt pas à tort, dit Sancho à l'écuyer au grand nez, que je prétends me connoître en vin; ce talent eſt héréditaire dans ma famille. Un jour deux de mes parens furent requis de dire leur ſentiment ſur une barrique de vin: ce vin, étant vieux & d'une bonne année, devoit être exquis. Le premier le goûte, le conſidere, & après mûre réflexion prononce que le vin eſt très-bon, à cela près qu'il lui trouve un petit goût de cuir. Le ſecond, après avoir uſé des mêmes précautions, décide auſſi en faveur du vin, à la réſerve d'un goût de fer, qui lui eſt très-ſenſible. Vous ne croiriez jamais combien on ſe moqua d'eux; mais qui fut le dernier à rire: la barrique étant vuidée, on trouve au fond une vieille clef, attachée à une courroie (1).

(1) *Quoique cet exemple explique merveilleuſement la théorie de notre auteur; je crains que bien des lecteurs ne le trouvent trop bas & trop ignoble pour entrer dans une traċtation*

Si l'on réfléchit ſur la grande reſſemblance qu'il y a entre le goût ſpirituel & le goût corporel, il ſera facile de faire l'application de ce conte. Quoiqu'il ſoit certain que le beau & le laid n'exiſtent pas davantage dans les objets que le doux & l'amer ; & que toutes ces qualités n'ont également leur exiſtence que dans le ſentiment interne ou externe ; il faut pourtant qu'il y ait dans les objets des choſes propres à produire tel ou tel ſentiment ; or, comme ces choſes peuvent s'y trouver en petite quantité, ou bien être mêlées, ou comme délayées les unes dans les autres, il arrive ſouvent que des ingrédiens auſſi ſubtils ne frappent point le ſentiment, & que l'on n'eſt point affecté de chaque goût particulier, mêlé & confondu avec le goût total. Lorſqu'un homme a les organes d'une fineſſe à qui rien n'échappe,

---

ſérieuſe, & que l'on ne reproche à M. Hume d'avoir péché contre la regle du goût dans l'endroit même où il veut l'établir. On ne fera pas le même reproche à M. de la Motte, qui l'a mis en fable : il eſt-là fort à ſa place : c'eſt le propre de la fable de cacher les vérités les plus importantes ſous des images communes & familieres. R. du T.

& d'une précifion qui faifit tout ce qui entre dans le compofé, nous difons qu'il a le goût délicat, foit que nous employions ces termes dans un fens naturel, foit que nous les employions dans un fens métaphorique. Ici donc les regles générales qui déterminent la beauté font d'un grand ufage : ces regles fe fondent, en partie fur des modeles, en partie fur l'obfervation des chofes qui plaifent ou déplaifent très-fortement, lorfqu'on les confidere à part : fi les mêmes chofes, fondues dans un mélange où elles font en moindre quantité, ne caufent pas un plaifir ou un déplaifir fenfible, nous l'attribuons à un manque de délicateffe. Fixer ces regles générales, ou ces modeles indifputables, c'eft trouver cette clef & cette courroie qui juftifierent la décifion des parens de Sancho, & confondirent les prétendus juges qui la condamnoient : quand on n'auroit jamais vuidé la barrique, le goût des premiers eût été également fin, & celui des autres également groffier ; mais il eût été plus difficile de le prouver aux affiftans. Il en eft de même de l'art d'écrire : quand cet art ne feroit point

connu ; quand on n'auroit ni méthode, ni principes, ni modeles, pour juger des beautés de cette eſpece; cela n'empêcheroit pas qu'il n'y eût des goûts plus ou moins rafinés, & que l'on ne dût préférer les uns aux autres; mais comment réduire au ſilence un critique ignorant, réſolu de ne point démordre de ſon avis, & de ne jamais céder? il faut pour cela pouvoir produire un principe qu'il n'oſe conteſter : il faut éclaircir ce principe par des exemples, où de ſon propre aveu la beauté eſt conforme aux regles : enfin il faut lui montrer que dans le cas dont on veut le faire convenir, les mêmes regles ont lieu, quoiqu'il ne s'en ſoit pas apperçu. De tout cela il conclura qu'il ne doit s'en prendre qu'à lui-même, & qu'il n'a pas le goût aſſez délicat pour ſentir tout ce qui eſt beau dans un ouvrage, & tout ce qui ne l'eſt pas.

La perfection de nos ſens & de nos facultés conſiſte à ſaiſir juſques aux plus légeres nuances, & à ne rien laiſſer échapper. L'excellence de l'organe du goût ne ſe meſure pas par la force des ſaveurs qu'il peut ſupporter, mais par cette ſenſibilité qui diſtingue juſ-

qu'aux ingrédiens les plus minces, qui fépare, pour ainfi dire, les parties les plus déliées du tout où elles font en confufion : c'eft ainfi que la perception vive de la beauté & de la difformité fait la perfection du goût fpirituel : l'homme de goût eft mécontent de lui-même, tant qu'il foupçonne qu'il peut refter dans un ouvrage, quelque beauté ou quelque défaut auquel il n'ait pas pris garde : en intéreffant la perfection de fon fentiment, cela intéreffe fa perfection perfonnelle, & ces deux intérêts n'en font qu'un. Un palais trop friand fait fouvent notre fupplice, & celui de nos amis ; au-lieu qu'un goût délicat en fait d'efprit ou de beauté, eft toujours un bien, une qualité defirable, la fource des plaifirs les plus exquis & les plus innocens dont nous puiffions jouir : tout le monde en convient, par-tout où la délicateffe du goût eft reconnue, elle emporte tous les fuffrages; & pour la faire reconnoître il n'y a pas de plus fûr moyen que d'en appeller à ces modeles & à ces principes qui font confacrés par l'approbation univerfelle de tous les peuples & de tous les tems.

La nature a extrêmement différencié les degrés de délicatesse qu'elle a mis dans les esprits ; mais quelle que soit cette différence, il est certain que dans chaque art, dans chaque genre du beau, ce talent se perfectionne par l'usage, par l'étude & par la contemplation assidue des modeles. Lorsqu'un objet se présente pour la premiere fois à l'œil ou à l'imagination, il n'excite qu'un sentiment obscur & confus ; & l'esprit n'est gueres capable de juger de ses mérites ou de ses défauts : il n'en apperçoit pas encore les diverses beautés, encore moins distingue-t-il le caractere propre, la qualité & le degré de chacune d'entre elles, il sait tout au plus que l'ensemble est beau ou difforme ; & ce jugement même, il ne le porte qu'en doutant & en hésitant, parce qu'il craint d'être la dupe de son peu d'expérience. Laissez-lui le tems d'en acquérir : son goût se rafinera : non-seulement il connoîtra les beautés & les défauts des parties ; mais il indiquera les marques caractéristiques de chaque qualité, & saura l'apprécier à sa juste valeur : chaque objet excitera en lui un sentiment clair & déve-

loppé ; il diſcernera juſqu'au genre & au degré de plaiſir ou de déplaiſir que chaque partie eſt propre à produire. Dès-lors le brouillard, qui ſembloit lui voiler les objets, ſe diſſipe, ſes organes jouent avec plus d'aiſance & de perfection, il décide du prix des choſes ſans craindre de ſe tromper : en un mot, cette adreſſe, cette dextérité que l'exercice donne à l'ouvrier, il la donne encore à celui qui juge de l'ouvrage.

Telle eſt la prérogative de la routine, qu'on ne ſauroit juger d'un écrit qui eſt de quelque importance ſans l'avoir lu plus d'une fois, ſans l'avoir enviſagé ſous différens points de vue, & ſans y avoir mûrement réfléchi. Une premiere lecture ne ſe fait jamais de ſens raſſis, on ſe précipite, on ne fait que voltiger ſur les idées, on ne voit pas ce qui eſt véritablement beau, on ne ſaiſit pas les proportions & le rapport des parties, on ne remarque pas le caractere du ſtyle, les perfections & les défauts, enveloppés d'une eſpece de nuage, ſe préſentent d'une maniere peu diſtincte à l'imagination : pour ne pas dire qu'il y a des beautés ſuperficielles, de pe-

tites fleurs qui plaisent d'abord, mais qui n'étant faites pour exprimer ni des raisonnemens ni des passions, nous paroissent bientôt fades & insipides, ne nous inspirent plus que du dégoût & du dédain, ou du moins dont nous mettons la valeur à un rabais considérable.

On ne sauroit s'exercer long-tems dans la contemplation des belles choses, sans être obligé de faire des comparaisons entre les divers genres & les différens degrés de beauté, & sans faire l'estimation de leur valeur respective. Celui qui n'a jamais fait ces sortes de comparaisons, n'est point qualifié pour juger; ce n'est qu'en comparant les objets qu'on apprend quel cas on en doit faire, & quel degré d'estime on doit leur accorder. L'enseigne la plus mal barbouillée a un certain éclat & une certaine justesse d'imitation, qui sont des beautés, & qui paroîtroient admirables à un paysan ou à un sauvage: le vaudeville le plus trivial a du naturel & de l'harmonie; il n'y a que les personnes accoutumées à des poésies plus belles qui en trouvent la cadence dure, &

l'expreſſion dépourvue de ſentiment. Ce qui eſt moins beau juſqu'à un certain point, paroît déſagréable, & par conſéquent laid à ceux qui ſe ſont familiariſés avec les grands modeles; & d'un autre côté, l'objet le plus parfait que nous connoiſſions, nous ſemble avoir atteint le ſommet de la perfection, & mériter les plus grands éloges. Pour être en état d'apprécier un ouvrage, & de lui aſſigner ſon rang parmi les fruits du génie, il faut avoir lu, examiné, peſé les productions du même genre, qui ont été admirées dans différens tems & chez différentes nations.

Pour réuſſir encore mieux dans cette entrepriſe, il faut que l'eſprit, vuide de préjugés & de toute vue étrangere, ne s'attache qu'à l'examen du ſujet qui lui eſt propoſé. Tout ouvrage de l'art, pour produire ſon effet, demande un point de vue, une ſituation où il faut être, ou qu'il faut ſe donner, ſi l'on veut le goûter comme il faut. L'orateur qui néglige d'avoir égard au génie, aux intérêts, aux opinions, aux paſſions & aux préjugés qui regnent dans ſon auditoire, ſe flatte en vain de perſuader, & d'enflammer

les paſſions ; ſi ſes auditeurs ont des préventions contre lui, quelques déraiſonnables qu'elles puiſſent être ; il doit, avant d'entamer ſon ſujet, tâcher de les en faire revenir, en captivant leur affection, & en s'inſinuant dans leur bienveillance. Un critique qui, dans d'autres tems, ou dans d'autres pays, fait l'examen du diſcours de cet orateur, doit avoir toutes ces circonſtances devant les yeux, il ſe doit placer dans les mêmes conjonctures ; ſon jugement n'eſt ſolide qu'autant qu'il a pris ces précautions. Un auteur met ſon ouvrage au jour : je dois me détacher de toute liaiſon particuliere que je puis avoir avec lui : qu'il ſoit mon ami, mon ennemi ; ou qu'il me ſoit ce qu'il voudra, je ne dois me conſidérer qu'en tant qu'homme en général, ſans me ſouvenir que je ſuis un tel ou un tel homme.

Ceux que le préjugé gouverne ne ſe plient pas à cette condition ; vous les voyez fermes & obſtinés dans leur façon de penſer ; ils ne prendront jamais le tour d'eſprit que la ſituation exige : s'ils jugent d'un écrit compoſé dans des tems paſſés, ou pour d'autres na-

tions, ils ne tiendront aucun compte des opinions & des usages : pleins des mœurs de leur siecle, ils condamneront péremptoirement des choses qui ont été reçues avec les plus grands applaudissemens de ceux pour qui elles étoient destinées : s'ils jugent d'un écrit moderne, l'ami ou l'ennemi, le rival, le commentateur, l'homme intéressé, en un mot, perce toujours à travers leurs décisions. Par ce moyen on parvient à se gâter le goût : les mêmes beautés & les mêmes défauts, ne font plus les impressions qu'ils auroient faites, si l'on avoit su plier son imagination, & s'oublier, pour un moment, soi-même. On peut donc dire qu'ici le goût s'écarte de la regle, & que par conséquent, il n'est d'aucun poids.

On sait que dans toutes les questions qui sont du ressort de l'entendement le préjugé nous égare, & pervertit les opérations des facultés intellectuelles ; il n'est pas moins funeste au bon goût, il corrompt la faculté de sentir le beau ; dans l'un & l'autre cas le bon sens doit le corriger, & en prévenir l'influence ; & à cet égard, aussi-bien qu'à d'au-

tres, la raiſon, ſi elle n'eſt pas une partie eſſentielle du goût, eſt au moins requiſe pour en diriger les opérations. Dans tous les ouvrages où le génie brille il y a un rapport, une convenance de parties, & ſi l'on n'a pas aſſez d'étendue d'eſprit pour embraſſer toutes ces parties, pour les comparer, & pour appercevoir la conſiſtance & l'uniformité du tout; on eſt hors d'état d'en connoître les beautés & les vices. Ce n'eſt pas aſſez. Les productions de l'art ont chacune leur but, une fin où elles tendent; elles ſont plus ou moins parfaites, à meſure qu'elles ſont mieux ou moins bien ajuſtées à cette fin: l'éloquence doit perſuader, l'hiſtoire doit inſtruire, la poéſie doit plaire par les images qu'elle préſente, & par les paſſions qu'elle fait naître; ces fins, il ne faut jamais les perdre de vue, en liſant les écrits des orateurs, des hiſtoriens ou des poëtes; & il faut voir s'ils ont employé les moyens convenables pour y arriver. Enfin il n'y a point d'ouvrage qui ne ſoit une chaîne de proportions & de raiſonnemens; je n'excepte pas même ceux des poëtes: à la vérité, ce ne ſont pas

toujours des raiſonnemens bien juſtes & bien précis ; mais c'en ſont au moins de plauſibles & de ſpécieux, & le coloris, dont l'imagination les couvre, n'empêche pas qu'on les reconnoiſſe. Les perſonnages qui paroiſſent dans les tragédies & dans les poëmes épiques, raiſonnent, penſent, concluent, agiſſent conformément à leur caractere, & à leur ſituation. Pour réuſſir dans une tâche auſſi délicate, il ne ſuffit pas que le poëte ait du goût & de l'invention ; il faut du jugement. D'ailleurs, quelles ſont les facultés dont la perfection perfectionne l'entendement ? ce ſont la netteté de la conception, la juſteſſe du diſcernement, la vivacité de l'eſprit ; mais ces mêmes facultés ſont les compagnes inſéparables du goût, qui ſans elles ne ſauroit ſubſiſter. Il eſt rare, ou plutôt il eſt inoui qu'un homme ſenſé ne puiſſe juger de la beauté des arts dont il a la routine ; & il n'eſt pas moins rare que l'on ait du goût ſans avoir du bon ſens.

Ainſi, quoique les principes du goût ſoient univerſels, & ſi non tout-à-fait, au moins à-peu-près les mêmes chez tous les

hommes, il n'y en a pourtant qu'un petit nombre qui ſoient capables d'apprécier les productions des arts, & dont le ſentiment puiſſe paſſer pour la regle du beau. Les organes intérieurs n'ont que très-rarement aſſez de perfection pour donner pleine carriere aux principes généraux, & pour exciter des ſenſations conformes à ces principes : tantôt ils ſont aſſujettis à un vice radical, tantôt à un déſordre accidentel ; d'où il ne peut réſulter que de fauſſes ſenſations. Si le critique n'a point de délicateſſe dans l'eſprit, il juge ſans diſcernement ; n'étant affecté que des qualités groſſieres & palpables, les touches fines lui échappent : s'il n'a point d'exercice, ſes déciſions ſont confuſes & mêlées de doutes : s'il ne ſait point comparer, il admire les beautés les plus frivoles, ou plutôt il prend pour beauté ce qui eſt défaut : ſi le préjugé le domine, il n'a plus de ſentiment naturel : s'il manque de bon ſens, il ne voit pas la beauté du deſſein, cette beauté raiſonnée qui eſt la principale. Il y a peu de perſonnes exemptes de toutes ces imperfections ; & voilà pourquoi, dans les ſiecles

même

même les plus polis, les vrais connoiſſeurs ſont ſi rares. Un ſentiment vif & délicat, joint à l'exercice, perfectionné par l'habitude de comparer, libre de tout préjugé, ces qualités, dis-je, réunies conſtituent le vrai juge; & la déciſion unanime de ces ſortes de juges, par-tout où on la rencontre, forme ce que nous appellons la regle du beau, ou le principe du goût.

Mais où trouver de pareils juges? à quelle marque les reconnoître, comment les diſtinguer des prétendans à faux titres? Queſtions embarraſſantes, & qui ſemblent nous replonger dans la même incertitude, dont le but de cette Diſſertation étoit de nous délivrer.

Cependant, à bien prendre la choſe, ces queſtions ne regardent pas le ſentiment lui-même, mais un fait. On peut diſputer ſi tel ou tel homme a du bon ſens, de la délicateſſe, de l'imagination, l'eſprit vuide de préjugés; mais tout le monde tombe d'accord que ce ſont-là des qualités eſtimables, & que ceux qui les poſſedent méritent de la conſidération. Dans les cas douteux il n'y a

donc autre chose à faire que ce que l'on fait dans les questions qui sont du ressort de l'entendement : il faut produire les meilleurs argumens qu'on puisse trouver : il faut s'en rapporter à des faits, à des réalités, comme à une regle sûre & décisive ; & il faut avoir de l'indulgence pour ceux qui font de cette regle un usage différent. Il nous suffit, pour le présent, d'avoir prouvé que tous les goûts ne sont pas de la même bonté, & qu'en général il y a des hommes plus favorisés, à cet égard, de la nature que d'autres, & dont le goût doit être universellement reconnu pour meilleur ; quoique peut-être il soit difficile d'indiquer ces hommes en particulier.

Mais en effet cette difficulté n'est pas si grande qu'elle le paroît. Lorsque l'on s'en tient à la spéculation, on croit communément qu'il y a un *criterium* pour les sciences, tandis qu'il n'y en a point pour les matieres qui relevent du sentiment : en vient-on à l'application ? c'est tout le contraire, on a bien plus de peine à trouver des regles sûres pour les doctrines scientifiques que

pour les choſes de goût. Les théories abſtraites des philoſophes, les ſyſtêmes de la profonde théologie n'ont qu'un tems, leur regne ſubſiſte pendant un certain période; le période ſuivant le détruit: on en découvre les abſurdités; d'autres théories & d'autres ſyſtêmes en prennent la place, & paſſent à leur tour; l'expérience prouve que rien n'eſt plus ſujet au haſard, & aux révolutions de la mode, que ces prétendues déciſions ſcientifiques. Il en eſt tout autrement des beautés de l'éloquence & de la poéſie. Les ouvrages où la nature & les paſſions ſont bien peintes, prennent, en peu de tems, un aſcendant univerſel ſur les eſprits, & le conſervent pour toujours. Tandis qu'Ariſtote, Platon, Epicure, Deſcartes regnent tour-à-tour, Térence & Virgile font le charme de tous les ſiecles, & perſonne ne leur diſpute cet honneur: la philoſophie de Cicéron n'eſt plus en vogue; nous admirons encore ſon éloquence.

Quelque rares que ſoient les perſonnes qui ont le goût délicat, on les diſtingue aiſément dans la ſociété aux jugemens ſolides

qui ſortent de leur bouche, & à la ſupériorité qu'on leur remarque : ils prennent bientôt l'aſcendant ſur les autres hommes : le ton vif & animé, avec lequel ils s'expriment, donne une vogue générale aux ouvrages de génie qu'ils approuvent. Il y a bien des gens qui par eux-mêmes n'ont qu'un ſentiment foible, vague & incertain ; & qui cependant ſont capables de goûter les belles choſes lorſque l'on leur fait connoître, & qu'on les met ſur les voies. Un homme s'eſt-il mis en état d'admirer un excellent poëme, ou une belle piece d'éloquence ? il communique ſon admiration ; & chaque converſion qu'il fait en produit de nouvelles. Le préjugé peut, pour un tems, offuſquer le vrai génie ; mais on ne voit pourtant jamais les ſuffrages réunis en faveur du faux génie ; & le préjugé même doit à la fin céder à la force du ſentiment que la belle nature excite. Une nation civiliſée peut ſe méprendre dans le choix du philoſophe qu'elle met au premier rang ; mais elle ne ſe trompera pas long-tems ſur le poëte, tragique ou épique, à qui cet honneur appartient.

Cependant quelques efforts que nous fassions pour fixer la regle du goût, & pour y ramener les diverses opinions des hommes; il reste toujours deux sources de variété, qui à la vérité ne vont pas jusqu'à faire confondre les limites du beau & du laid, mais qui pourtant font naître de la différence dans les degrés d'approbation & de blâme: la premiere consiste dans l'humeur, qui n'est pas la même chez tous les hommes; la seconde, dans les mœurs & dans les opinions particuliérement affectées à chaque tems, & à chaque nation.

Les principes généraux du goût, que la nature a gravés dans les esprits, sont uniformes: par-tout où les jugemens varient, on découvre quelque défaut, ou quelque corruption des facultés naturelles, provenant, soit du préjugé, soit de l'inexpérience, soit d'un manque de délicatesse; & l'on trouve toujours de bonnes raisons d'approuver le goût des uns, & de condamner celui des autres. Il n'en est pas de même lorsque la diversité provient, soit d'une constitution interne, soit d'une situation externe, qui ne

peuvent passer pour des fautes de part ni d'autre, & qui par conséquent ne nous permettent pas de préférer une opinion à l'autre. En ce cas, dis-je, la contrariété des sentimens est inévitable, & c'est en vain que nous cherchons une regle pour la concilier.

Les images tendres, les peintures de l'amour font impression sur un jeune homme qui a les passions vives ; un homme plus avancé en âge se plaira aux livres des sages & des philosophes, qui enseignent à régler les mœurs, & à subjuguer les passions : à vingt ans Ovide sera notre auteur favori, Horace à quarante, & peut-être Tacite à cinquante. Vainement tâcherions-nous de dépouiller nos propres penchans pour revêtir ceux d'autrui : nous choisissons notre auteur comme nous choisissons nos amis, c'est-à-dire que la conformité d'humeur & de disposition décide de notre choix : soit que nous ayions l'esprit enjoué ou atrabilaire, soit que le sentiment ou la réflexion domine en nous ; nous nous affectionnons toujours à l'écrivain qui nous ressemble davantage.

Celui-ci aime le sublime, celui-là le pas-

ſionné, un troiſieme le plaiſant : l'un ſenſible aux moindres fautes, veut de l'exactitude par-tout ; l'autre, plus touché du beau, pardonne vingt abſurdités en faveur d'un trait élevé, ou pathétique : il y en a dont l'oreille demande de la briéveté & de la force ; d'autres préferent les expreſſions riches & harmonieuſes ; un tel affecte la ſimplicité ; un tel recherche l'élégance. La comédie, la tragédie, la ſatyre, l'ode, chacun de ces genres a ſes partiſans, qui le mettent au-deſſus de tous les autres : un critique qui n'approuveroit qu'un ſeul de ces genres, & condamneroit tout le reſte, ſeroit manifeſtement dans l'erreur ; cependant il n'eſt gueres poſſible de ne pas ſentir de la prédilection pour ce qui s'accorde avec notre tour d'eſprit particulier : ce ſont-là de ces préférences innocentes, dont nous ne ſaurions nous diſpenſer, & qui entre des hommes raiſonnables ne ſauroient fournir matiere à diſpute, parce qu'il n'y a point de regle pour en décider.

C'eſt pour cette raiſon qu'une repréſentation nous plaît d'autant plus que les caracteres reſſemblent davantage à ceux que nous

voyons de nos jours, & dans notre pays. Il faut des efforts pour ſe faire à la ſimplicité des anciennes mœurs, pour voir des princeſſes puiſer de l'eau dans la fontaine, & les rois & les héros s'apprêter eux-mêmes leur manger. Nous conviendrons en général que ces ſortes de deſcriptions ne ſont pas des défauts dont l'auteur ſoit reſponſable, & qu'elles ne défigurent point l'ouvrage; mais l'ouvrage ſera pourtant moins d'impreſſion ſur nous. Voilà encore pourquoi il eſt ſi difficile de tranſporter les comédies d'un ſiecle, ou d'une nation dans l'autre. Dans l'*Andrienne* de Térence, & dans la *Clitie* de Machiavel, la beauté ſur qui roule toute l'action, inviſible pour le ſpectateur, demeure, pendant toute la piece, cachée derriere les couliſſes: cela eſt conforme à la réſerve des anciens Grecs & des Italiens modernes; mais en France & en Angleterre cela ne ſera jamais goûté: un ſavant qui refléchit peut ſe rendre raiſon de ces ſingularités; mais le commun des ſpectateurs ne ſauroit ſe ſéparer de ſes idées & de ſes habitudes, au point de ſe plaire à un ſpectacle qui peint des idées & des habitudes ſi différentes.

Ici s'offre une réflexion qui pourra être utile pour éclaircir la fameuse dispute sur les anciens & les modernes. Lorsqu'une absurdité apparente s'offre dans l'écrit d'un ancien, les partisans de l'antiquité prétendent qu'il faut avoir égard aux mœurs du siecle où il a vécu; leurs adversaires n'admettent point cette excuse, ou du moins ne veulent la recevoir que comme l'apologie de l'auteur, & non comme l'apologie de l'ouvrage. Mon sentiment est que les limites de la controverse n'ont jamais été trop bien réglées entre les deux partis. Lorsqu'on nous présente une singularité de mœurs qui n'a rien que d'innocent, comme sont les exemples que nous avons raportés tantôt, nous aurions tort assurément d'y trouver à redire; & ce ne seroit que par un faux rafinement que l'on pourroit s'en choquer. Si l'on vouloit ne rien donner aux révolutions continuelles qui se font dans les mœurs & dans les usages, ne rien admettre qui ne soit selon nos modes; les monumens des poëtes, *ces monumens plus durables que l'airain*, tomberoient bientôt en poussiere, comme de la mauvaise argile. Fau-

dra-t-il donc jeter les portraits de nos ancêtres, à cause des fraises & des vertugadins dont nous les voyons ornés? Il en est tout autrement lorsqu'il s'agit d'idées qui regardent la morale, ou la décence, & que ces idées different d'un siecle à l'autre : par-tout où le vice est dépeint sans qu'on lui attache une marque de blâme ou d'infamie, c'est une tâche réelle, & qui inconteſtablement défigure un poëme : je ne puis ni ne dois me plaire à de pareils ſentimens : j'excuſerai le poëte ſur les uſages de ſon tems ; mais je ne ſaurois goûter le morceau qui repréſente ces uſages. Les traits d'inhumanité & d'indécence répandus ſi ouvertement dans les caracteres tracés par pluſieurs poëtes de l'antiquité, ſans en excepter Homere & les tragiques Grecs, ces traits, dis-je, diminuent conſidérablement le prix de ces productions d'ailleurs ſi excellentes ; & à cet égard les modernes ont un grand avantage ſur les anciens. Qui s'intéreſſeroit à la fortune & aux ſentimens de héros auſſi féroces ? qui ne ſeroit choqué de voir ainſi confondre le vice avec la vertu ? Quelque indulgence que nous

puiſſions avoir pour les préjugés d'un écrivain, nous ne ſaurions prendre ſur nous d'applaudir à des ſentimens & à des mœurs auſſi répréhenſibles.

Il faut faire ici une grande différence entre les principes de morale & les opinions ſpéculatives : ces dernieres ſont dans un flux perpétuel ; le ſyſtême du pere n'eſt pas celui du fils ; à peine trouveroit-on un homme qui ſoit conſtant & toujours le même à cet égard. Les erreurs de ſpéculation, de quelque nature qu'elles puiſſent être, n'ôtent donc que fort peu de choſe aux mérites d'un bel écrivain ; l'imagination du lecteur s'y fait aiſément, elle ſe plie à toutes ſortes d'opinions, & n'en goûte pas moins les beautés qui y tiennent. Mais il faudroit un effort bien violent pour changer le jugement que nous portons des mœurs, & pour faire tomber l'approbation ou le blâme, la haine ou l'amour ſur d'autres objets que ſur ceux auxquels une longue habitude nous a appris à attacher ces ſentimens. Un homme, intimement pénétré de la rectitude de la morale qui regle ſes déciſions, a raiſon d'en être

jaloux, & de ne jamais trahir, ne fût-ce que pour un inſtant, les mouvemens de ſon cœur, par complaiſance pour un auteur, quel qu'*il* puiſſe être.

De toutes les erreurs ſpéculatives qui peuvent ſe gliſſer dans les ouvrages de génie, il n'y en a point de plus excuſables que celles qui regardent la religion. Il n'eſt jamais permis de juger de la civilité ou de la ſageſſe d'une nation par la groſſiéreté ou le rafinement des principes de théologie qu'elle profeſſe; le bon ſens qui dirige les hommes dans les affaires de la vie, n'a plus lieu dans les matieres religieuſes, parce que l'on ſuppoſe ces matieres placées hors de la portée de la raiſon. C'eſt pourquoi le critique qui veut ſe faire une juſte idée de la poéſie des anciens, ne doit pas faire attention aux abſurdités du ſyſtême payen; & notre poſtérité doit avoir la même indulgence pour nous. Un article de foi ne peut jamais paſſer pour un défaut dans le poëte; il ne le devient que lorſque, s'emparant du cœur, il le jette dans la bigotterie ou dans la ſuperſtition: ce n'eſt qu'alors qu'il brouille les ſenſations mora-

les, & qu'il renverſe la barriere que la nature a miſe entre le vice & la vertu : en ce cas, dis-je, il devient une tache ineffaçable, condamnée par le principe que nous venons de poſer, & dont on ne ſauroit laver l'auteur en la rejetant ſur les préjugés & les fauſſes opinions de ſon ſiecle.

Il eſt de la nature de la religion catholique-romaine d'inſpirer à ſes ſectateurs une haine violente contre tous les autres cultes, & de repréſenter les payens, les mahométans & les hérétiques, comme autant d'objets de la colere & des vengeances céleſtes. Ces ſentimens, quoique extrêmement condamnables, les zélateurs de cette communion les prennent pour des vertus, & les étalent dans leurs tragédies & dans leurs poëmes épiques, comme une eſpece d'héroïſme religieux : c'eſt cette bigoterie qui a défiguré deux des plus belles pieces du théâtre françois : Athalie & Polieucte. Un zele immodéré pour de certains cultes particuliers y eſt dépeint avec toute la pompe imaginable, & fait le caractere dominant des principaux perſonnages : il n'y a qu'à entendre

l'héroïque Joad apoſtrophant Joſabet, qu'il trouve en converſation avec Mathan, prêtre de Baal.

Où ſuis-je ? de Baal ne vois-je pas le prêtre ?
Quoi, fille de David ! vous parlez à ce traître!
Vous ſouffrez qu'il vous parle ! Et vous ne craignez pas
Que du fond de l'abîme, entr'ouvert ſous ſes pas,
Il ne ſorte à l'inſtant des feux qui vous embraſent :
Ou qu'en tombant ſur lui ces murs ne vous écraſent !
Que veut-il ! de quel front cet ennemi de Dieu
Vient-il infecter l'air qu'on reſpire en ce lieu ?

De pareilles maximes ſont applaudies au ſpectacle de Paris ; à Londres on aimeroit tout autant entendre Achille dire à Agamemnon qu'il a le front d'un chien & le cœur d'un cerf, ou bien Jupiter menaçant Junon d'une vigoureuſe baſtonnade ſi elle ne veut pas ſe taire.

Les principes religieux ſont encore un défaut dans un ouvrage d'agrément, lorſqu'étant pouſſés juſqu'à la ſuperſtition, on les mêle mal-à-propos à des ſujets qui n'y ont aucun rapport. Ce n'eſt pas même une excuſe pour le poëte que de dire que les mœurs de ſon pays ont ſurchargé la vie humaine de

tant de cérémonies & de pratiques religieuses, qu'il n'y a aucune condition, aucune situation qui en soit exempte. La comparaison que fait Pétrarque de sa belle Laure avec Jesus Christ passera toujours pour ridicule ; il n'est pas moins ridicule de voir l'aimable libertin Boccace remercier très-sérieusement le Tout-Puissant & le beau sexe de lui avoir prêté leur assistance contre ses ennemis.

Fin du quatrieme Volume.

TABLE

Fin de la table.



